

L'Aventure de l'Oratorio Pour Notre Temps

L'Aventure de l'Oratorio Pour Notre Temps

Félix Lisiecki

Avec la collaboration de
Françoise Caubel-Chauchat

Caux Books

ISBN-13 : 978-2-88037-041-1

ISBN-10 : 2-88037-041-8

© Caux Edition, 2007

Caux Edition

Case Postale 24

1824 Rue du Panorama

Suisse

+41 (21) 962.94.69

Courriel : cauxbooks@caux.ch

Commandes par Internet : www.iofc.org (sous « ressources »
et « achats en ligne »)

Maquette: Blair Cummock

Impression: Imprimerie Pot

78, Av. des Communes-Réunies

Case postale 734

1212 Grand-Lancy 1

Suisse

A mes enfants : Sylvie, Philippe, Marie, Claire ;
mes petits-enfants : Camille, Clémence, Charlotte, Sarah,
Juliette, Arthur ; ma famille, mes amis, et à tous les chefs
d'orchestre, musiciens, solistes et choristes, équipiers de
l' « Oratorio pour notre temps » dans le monde.

Prologue

Au chêne de Mambré, Abraham, avec la proverbiale hospitalité des nomades, reçoit la visite du Seigneur, accompagné de deux anges. Ils portent leurs regards vers Sodome, la ville aux mœurs dépravées.

Le Seigneur dit : *La plainte contre Sodome et Gomorrhe est si forte, leur péché est si lourd que je dois descendre pour voir s'ils ont agi en tout comme la plainte en est venue jusqu'à moi. Oui ou non je le saurai.*

Les hommes se dirigèrent de là vers Sodome. Abraham se tenait encore devant le Seigneur, il s'approcha et dit : *Vas-tu vraiment supprimer le juste avec le coupable ? Peut-être y a-t-il cinquante justes dans la ville ! Vas-tu vraiment supprimer cette cité ? Ou lui pardonner à cause des cinquante justes qui s'y trouvent ? Loin de toi une telle conduite ! Faire mourir le juste avec le coupable ? Il en serait du juste comme du coupable ? Loin de toi ! Le juge de toute la terre n'appliquerait-il pas le droit ? Le Seigneur dit : Si je trouve à Sodome cinquante justes au sein de la ville, à cause d'eux je pardonnerai à toute la cité.*

Abraham reprit et dit : *Je vais me décider à parler à mon Seigneur, moi qui ne suis que poussière et cendre. Peut-être sur cinquante justes en manquera-t-il cinq ! Il dit : Je ne la détruirai pas si j'y trouve quarante-cinq justes.*

Abraham reprit encore la parole et lui dit : *Peut-être là s'en trouvera-t-il quarante ! Il dit : Je ne le ferai pas à cause de ces quarante.*

Il reprit : *Que mon Seigneur ne s'irrite pas si je parle : peut-être là s'en trouvera-t-il trente ! Il dit : Je ne le ferai pas si j'y trouve ces trente.*

Il reprit : *Je vais me décider à parler à mon Seigneur : peut-être là s'en trouvera-t-il vingt. Il dit : Je ne détruirai pas à cause de ces vingt.*

Il reprit : *Que mon Seigneur ne s'irrite pas si je parle une dernière fois : peut-être là s'en trouvera-t-il dix ! – Je ne détruirai pas à cause de ces dix.*

Le Seigneur partit lorsqu'il eut achevé de parler à Abraham et Abraham retourna chez lui.

Sodome fut détruite. Le Seigneur n'y avait pas trouvé les dix justes grâce à qui Il était prêt à pardonner à toute la cité.

Genèse 18, 20-33

Quand je lis cette histoire dans la Bible je ne peux m'empêcher de penser à notre monde actuel. N'étant ni un savant, ni un expert, tout juste un homme ordinaire à l'écoute des événements et des opinions controversées qui meublent notre quotidien, je constate, comme chacun, que l'inquiétude gagne l'esprit des hommes et des femmes de ce temps. La déferlante des mauvaises nouvelles véhiculées par les médias, semble étouffer, peu à peu, l'espoir en un avenir meilleur, et même, pour certains, un avenir tout court.

Sommes-nous, comme Sodome, menacés de destruction, à la différence que, cette fois, la destruction serait l'œuvre des hommes eux-mêmes ?

Ou bien, y aura-t-il sur notre planète ces « dix justes » dont parle la Bible, chiffre symbolique traduisant le nombre de femmes et d'hommes appelés à empêcher le basculement de l'histoire vers le malheur ?

Ne nous décourageons pas. Nous pouvons, nous devons prendre notre part dans la tâche d'un monde à sauver, d'une « civilisation de l'amour » à créer et à recréer sans cesse.

A chacun son itinéraire. Mais, j'en témoigne, l'étoile des rois mages brille toujours.

F.L.

Mes racines polonaises

Félix L.

Il est midi et le soleil d'été darde le champ de bataille de ses rayons brûlants. Le soldat marche d'un pas rapide vers le bout de la tranchée qui fait face à la ligne ennemie située à une centaine de mètres de là. Il croise un Oberleutnant qui marmonne un vague salut avant de s'éloigner dans la direction opposée. Le soldat est maintenant seul. Sans hésiter, il enlève son casque, son ceinturon et sa vareuse et, ainsi allégé, il bondit hors de la tranchée. Il court vite, aussi vite qu'il le peut avec en point de mire un tas de sable derrière lequel se trouve une avancée de la tranchée française. Pendant quelques secondes on n'entend dans cette campagne chaotique et lunaire que le bruit des chaussures du fuyard martelant la terre. Il faut éviter les trous, sauter par-dessus les barbelés...Mais, très vite le tac-tac régulier d'une mitrailleuse se fait entendre. Les guetteurs allemands l'ayant aperçu essaient d'entraver sa fuite. Les Français, par contre, ne réagissent pas. Ils voient clairement qu'un homme désarmé fonce vers leur ligne et que c'est probablement un déserteur. Celui-ci court à gauche, à droite, en zigzaguant, poursuivi par les balles de la mitrailleuse qui se fichent dans la terre autour de lui. Enfin, il se laisse tomber dans la tranchée française hors d'haleine. Que se passe-t-il alors ? A-t-il bien fait de s'évader ? Il voit de grands noirs sénégalais se précipiter sur lui, le couteau à la main pour... finalement, le débarrasser de tous les boutons des vêtements qu'il porte. Sans doute, des collectionneurs !

Ce soldat dépossédé de ses boutons, c'est mon père, Stanislas Lisiecki. Il est né à Konary, en Pologne, dans une famille de pauvres paysans, subsistant de la culture d'un lopin de terre et du travail dans les grandes fermes avoisinantes. Il eut une sœur et quatre frères dont l'aîné disparut sur le front russe en 1918.

La Pologne, à cette époque et ce depuis 120 ans, n'existait pas en tant qu'état indépendant. Elle avait été annexée par l'Allemagne, la Russie et l'Autriche. Konary, le village de mon père, se trouvait à l'Ouest, dans la partie allemande. Beaucoup de Polonais étaient dans l'obligation d'aller travailler dans les mines de la Ruhr pour gagner leur vie. C'est ce que fit aussi mon père.

La guerre de 1914 le surprit donc en Allemagne et les Allemands incorporèrent d'autorité les mineurs polonais dans leur armée pour les envoyer sur le front. En 1916, le jeune Stanislas a 21 ans et il découvre la guerre en Argonne, à l'est de Reims. Etant mineur de métier, il est utilisé pour creuser des souterrains partant de la tranchée allemande et plongeant sous la tranchée française. A ce point de l'opération, on bourre le fond d'explosifs et on fait sauter le tout, ce qui, en surface, provoque le massacre des troupes embusquées dans les trous.

Mon père haïssait les Allemands. Comme tous les Polonais, il était patriote et rêvait de la libération de son pays. Il ne voulait pas se battre et encore moins mourir pour les Allemands. Sur ce front, il cherchait le moyen de fausser compagnie à ceux qu'il considérait comme ses vrais ennemis.

En ce jour de l'été 1916, il apprend que le lendemain, son régiment allemand doit monter sur Verdun. Ce nom inspirait la terreur parmi les troupes car c'était le lieu d'une bataille dont bien peu revenaient vivants. Mon père décide alors de jouer le tout pour le tout. A midi, au moment où la plupart, dans les tranchées, refluent un peu en arrière pour toucher leur ration alimentaire, il se dirige vers le point le plus avancé de la position allemande, qu'il sait vide à cette heure. Il a pris

sa décision, il n'ira pas à Verdun, c'est clair ; il tente le coup au risque de sa vie ...et il réussit !

Mon père est ramené en arrière du front sous la garde de deux gendarmes à cheval. Après maints interrogatoires, il sera interné à Saint-Etienne où il travaillera à la gare. Entre temps, ses parents, en Pologne occupée, reçoivent la notification d'un tribunal allemand les informant que leur fils Stanislas est condamné à mort pour désertion. En 1918, une armée polonaise se forme en France sous la direction du général Haller. Mon père s'engage. Mais la guerre se termine avant que cette armée ne puisse être utilisée sur le front français.

Après l'armistice de 1918, cette unité rejoindra la Pologne où une guerre se prépare avec l'Union Soviétique, guerre qui se terminera en 1920 par la libération et l'indépendance du pays.

Mais ce pays est ruiné et mon père et ses frères, n'y trouvant pas de travail, émigrent vers la France qui a besoin de main-d'œuvre pour les mines de charbon. Les trois frères, au bout d'un an de travail minier, gagnent à la loterie nationale un lot qui leur permettra d'abandonner ce dur métier pour ouvrir un commerce diversifié : épicerie, boucherie, café, salle de bal. Les affaires sont florissantes car les mineurs polonais, très nombreux dans cette région du Pas-de-Calais, autour de Nœux-les-Mines, font leurs achats dans ce magasin où ils peuvent s'exprimer dans leur langue.

Anna Przybylak, ma mère, née le 24 juillet 1910, y vient travailler comme vendeuse. Elle a 16 ans. Sa famille polonaise a fui la Ruhr où sévit la misère, conséquence de la guerre et de la défaite de l'Allemagne. Mon grand-père, mineur émérite et considéré, conseiller municipal de Recklinghausen, se résout à emmener sa femme et ses quatre enfants en France pour leur donner à manger.

Stanislas épouse Anna en 1927. Lui a 32 ans ; elle en a 17. L'année suivante, je viens au monde et, quelques mois plus tard, un incendie ravage le magasin, construction en bois, qui

brûle entièrement. Partageant la prime d'assurance, les trois frères se séparent alors, chacun tentant sa chance de son côté. Mes parents seront commerçants toute leur vie jusqu'à leur retraite. Très longtemps, ils tiendront un bistrot, fréquenté surtout par les mineurs polonais. Je revois mon père, derrière son comptoir, contant avec beaucoup de verve ses souvenirs de guerre, dans une salle enfumée, pleine de clients suspendus à ses lèvres. Ce qui fait que pendant l'occupation allemande de 1940-44 beaucoup de gens étaient au courant de sa condamnation à mort pour désertion en 1916. Mon père craignait une dénonciation qui, cependant, ne se produisit pas.

C'est dans l'ambiance particulière de ce café que j'ai grandi et vécu jusqu'à l'âge de 26 ans et que ma sœur Irène est née en 1937.

Après l'école primaire, j'ai fréquenté un collège technique d'où je suis sorti avec un brevet industriel et une embauche immédiate comme ajusteur-mécanicien à l'usine Kuhlmann de Harnes. Je venais d'atteindre l'âge de 16 ans. Le cadre : l'atelier de mécanique, immense hangar équipé de tours, perceuses, fraiseuses, étaux-limeurs, meules, établis... Une centaine d'ouvriers y assumait l'entretien de toute la machinerie de production disséminée dans un grand nombre de bâtiments et d'installations de cette usine chimique. J'ai travaillé là dix années. Rude expérience de la vie d'ouvrier, tissée des rapports difficiles et durs avec la hiérarchie, une certaine camaraderie entre collègues, minée cependant par des rivalités de clans syndicaux et autres, un salaire très modeste, une semaine de congés en tout et pour tout, une vie sans perspective. Et pourtant, à cette époque, je fais deux rencontres qui auront un impact profond sur ma vie : le jazz et le Réarmement moral et spirituel.

Par la fenêtre d'une brasserie

Armstrong, je ne suis pas noir, je suis blanc de peau.

Claude Nougaro

Félix L.

A l'époque de l'occupation allemande, pendant la guerre de 39-45, un dimanche après-midi, je veux aller au cinéma de Billy-Montigny, petite ville voisine de Sallaumines où nous habitons. C'est l'été et d'une brasserie, aux portes et aux fenêtres largement ouvertes, s'échappe une musique qui m'attire. J'entre et prends une consommation à une table. Il y a là quatre musiciens, un batteur, un guitariste, un accordéoniste et un clarinetiste, des jeunes de 18 à 20 ans. J'en connais deux, les frères Kaszowski, Carley pour leur nom d'artistes. Nous avons célébré notre première communion ensemble à l'église de Méricourt. Ils ont tous des cheveux assez longs, bien gominés et portent des costumes dont les vestons leur arrivent presque jusqu'aux genoux. Ce sont des « zazous », habillés à la mode de ce temps pourtant si peu ouvert à la fantaisie. Quand enfin j'entends leur musique, je suis parcouru par un frisson et j'attrape la chair de poule ! Le rythme incisif et balancé de la batterie, l'improvisation éclatante de la clarinette, l'accompagnement – ô combien efficace – de l'accordéon et le soutien rythmique et harmonique de la guitare... je n'ai jamais entendu cela en direct. C'est un vrai choc ! J'oublie le cinéma et fasciné, je reste là plusieurs heures à les écouter jouer et chanter !

Je venais de rencontrer le jazz vivant. Depuis mon très jeune âge, je me passionnais pour la musique de « variétés » et notamment Charles Trenet, Ray Ventura et son orchestre... Un jour, mon cousin Edouard Tomalak, coiffeur

qui devint batteur professionnel, me fit découvrir Louis Armstrong, célèbre trompettiste de jazz, à travers un enregistrement du « Basin Street Blues », sur un disque 78 tours que j'usai jusqu'à la corde sur un vieux phonographe à manivelle emprunté à ma tante Wanda.

La guerre terminée, la musique américaine inonda les ondes des radios. J'essayais de trouver des enregistrements chez certains marchands de musique. Ils étaient rares et, de ce fait, précieux. Je découvrais le jazz, son histoire, ses musiciens les plus marquants, sa pratique et ses règles, un monde sonore nouveau pour mes amis et moi. Très vite, je ressentis un besoin irrésistible de jouer cette musique. Mes parents m'achetèrent une guitare et je pris très sérieusement des leçons. Je me mis aussi à la trompette. Deux ans plus tard, je fus engagé dans l'orchestre des quatre frères Krzyzaniak où jouait aussi mon cousin Edouard. Je ne gagnais pas grand-chose mais j'apprenais le métier avec de bons musiciens, rigoureux et perfectionnistes. Nous pratiquions la musique de bal que je méprisais, car j'aspirais à ne jouer que du jazz qui représentait pour moi l'idéal artistique pur et noble.

Peu à peu, l'étude de la trompette devint mon activité essentielle. Tous les jours, en rentrant de l'usine, après le repas et la toilette, je passais au moins deux heures à souffler dans l'instrument. Ce que je recherchais en premier, c'était une belle sonorité. J'espérais acquérir le « *son d'or* » de Louis Armstrong qui est resté longtemps mon modèle. C'est pourquoi, chaque jour, je commençais mon travail instrumental par des sons filés et toutes sortes d'exercices propres à développer les muscles des lèvres et affermir la maîtrise de l'émission du son. Au bout de quelques années de persévérance quotidienne, le résultat atteint était à la hauteur de mes espérances, comme semblaient en témoigner les réactions des musiciens qui m'entendaient jouer. Je m'entraînais, aussi, à l'improvisation dans le style de « Satchmo ». Je réussis à assimiler le style de Louis, mais ce n'étaient pas des phrases redites ou copiées. J'improvisais dans l'esprit et le

style d'Armstrong. Un jour, des années plus tard, je rencontrai Henri Crolla, le guitariste accompagnateur d'Yves Montand. Il avait bien connu Louis Armstrong qui aimait beaucoup Montand. Crolla me dit : *Tu joues comme Louis. S'il pouvait t'entendre, il en serait très heureux.*

Je commençais à être connu dans le monde musical de la région et on me sollicitait souvent pour participer à des orchestres de bal. La plupart du temps, je refusais, ce qui suscitait l'incompréhension des autres musiciens. Mais j'avais la conviction de ne pas me laisser influencer par le « tout-venant » de la musique « commerciale » et de cultiver mon jardin secret.

Ma passion pour la musique de jazz, je la partageais avec une bande de copains. Nous passions des heures à écouter et analyser les enregistrements qui devenaient de plus en plus nombreux sur le marché. Les premiers orchestres de jazz américains venaient en France pour des tournées de concert. C'est ainsi que j'eus le privilège de voir et d'entendre Duke Ellington et son orchestre, Milton Mezzrow, Lionel Hampton, Dickie Wells et bien d'autres. Plus tard, entouré de quelques collègues, place du Général de Gaulle à Lille, j'accueillis avec ma trompette Count Basie et son big-band, devant un millier de personnes accourues pour l'événement.

Entre temps, certains de mes amis commencèrent, eux aussi, à étudier la pratique d'un instrument. Il y eut Robert Padych qui se mit à la batterie ; Yvon Grandovec jeta son dévolu sur le trombone à coulisses. Mon cousin, Henri Juskowiak, dit « Picou »*, le benjamin – il avait 16 ans – avait l'avantage d'étudier le saxophone et la clarinette depuis des années. Il s'intégra parfaitement au groupe. Enfin, un préparateur en pharmacie, pianiste à ses heures, Henri Ogrodowicz, apporta sa truculence, son humour et son talent musical.

*du nom d'un clarinetriste créole de la Nouvelle-Orléans, Alphonse Picou (1878-1961)

Il nous manquait un contrebassiste. Dans l'atelier de l'usine où je travaillais, je discernais, à travers les mélodies qu'il sifflait, les qualités musicales d'André Bollengier. Je savais qu'il était clarinettiste. Je lui proposai d'étudier la contrebasse. Pour acheter son instrument, nous avons décidé d'animer quelques bals et de mettre l'argent gagné de côté pour aider André dans son achat. Ce qui fut fait. Et nous voici, au complet enfin, enchaînant les répétitions pour la mise au point d'un répertoire. « Royal garden blues », « Muskrat ramble », « At the jazz band ball », « Basin street blues », et des dizaines d'autres titres forment, peu à peu, la trame de notre discours musical.

Nous pratiquons le style « New-Orleans », caractérisé par l'improvisation collective et individuelle. Les instruments utilisés sont : la trompette, la clarinette, le trombone, le piano, la batterie et la contrebasse. L'alliage de leurs timbres sonne agréablement. Dans une pratique où aucune partition n'est utilisée, où donc tout est affaire de mémoire mais surtout d'instinct et d'imagination musicale, chacun a un rôle précis à jouer.

Généralement, la trompette, brillante et puissante, expose les thèmes principaux. C'est elle qui entraîne le jeu collectif et le structure. La clarinette, mobile et fluide, enrobe le phrasé de la trompette et le double quelquefois en tierces ou en sixtes. Picou le fait très bien et réagit au quart de seconde aux inflexions de mon jeu. Le trombone d'Yvon, grave et débonnaire, assure la base de l'ensemble, souligne les fins de phrase et les relie entre elles par un contre-chant approprié.

Ces trois instruments forment la section mélodique par opposition aux trois autres de la section rythmique. Henri, au piano, fournit l'accompagnement harmonique sous forme de basses sur les temps forts et d'accords plaqués sur les temps faibles, « la pompe », dans le jargon des musiciens. Il intervient, souvent, soit en solo, soit pour les introductions et les interludes. Enfin, la contrebasse d'André, et la batterie de Robert, sont l'ossature rythmique de l'orchestre. Leur rôle

est d'assurer, avec régularité et homogénéité, la pulsation, le « swing » de l'accompagnement dont la qualité intrinsèque soutient et dynamise le jeu des autres instruments.

Le plus souvent, l'exécution d'un morceau commence par l'exposé du ou des thèmes principaux ; puis viennent les séquences des « chorus » individuels. L'un après l'autre, chacun déroule un solo improvisé dans le cadre rigoureux de la grille harmonique du titre joué, soutenu par des tenues ou un « riff » stimulant. Enfin, dans un dernier temps, tous les instruments se livrent à une improvisation collective où la tension sonore, entraînée par un swing de plus en plus marqué, monte dans une liberté jaillissante et maîtrisée.

Naturellement, nous écoutons beaucoup les enregistrements des principaux orchestres noirs américains pratiquant le style « New-Orleans », tout en analysant leur jeu. Ainsi nous sommes à bonne école et, peu à peu, nous assimilons ce langage musical bien particulier.

Un jour, nous avons l'occasion de jouer quelques morceaux au *Monico* de Lens. Le patron, Robert Bureau, gagné par l'originalité de notre formation, nous propose d'animer une soirée jazz, tous les jeudis, dans son établissement. Nous sommes peu payés, mais, enfin, nous avons la possibilité de jouer notre musique. Le premier jeudi, environ vingt personnes occupent la petite salle de danse. Le second jeudi, sans doute une cinquantaine. Le troisième jeudi, la salle est pleine et cela continuera ainsi plusieurs années.

C'est l'époque de Saint-Germain-des-Prés. A Paris, dans des caves comme *le Lorientais* ou *le Vieux Colombier*, Claude Luter et son orchestre, plus tard rejoint par Sydney Bechet, font danser toute une jeunesse avide de se trémousser au son de cette nouvelle musique.

En 1951, nous remportons le premier prix du Tournoi international de jazz amateur à Paris, sous le nom de « *l'orchestre du Hot Club de Lens* », ce qui nous donne l'occasion, formidable pour l'époque, d'enregistrer pour la marque *Vogue* un disque 78 tours qui se vend jusqu'à épuisement.

A l'occasion du couronnement de la reine Elizabeth d'Angleterre, nous sommes engagés pour animer le bal de gala organisé à l'Opéra de Lille, en alternance avec l'orchestre de la BBC, plus de vingt musiciens venus spécialement en avion de Londres. Au *Monico*, bon nombre d'étudiants de Lille s'entassent dans la salle, fidèlement, tous les jeudis soir. Ils s'adonnent avec beaucoup d'énergie et plus ou moins de talent, à la danse « swing » ! Souvent, des musiciens professionnels de la capitale qui accompagnent la tournée de tel ou tel chanteur, vedette renommée, terminent leur soirée au *Monico* où nous les invitons pour un « bœuf » (jam-session).

La Radio de Lille nous engage pour produire une émission régulière, tous les quinze jours, en alternance avec une autre formation de jazz de Roubaix. Nous passons aussi plusieurs fois à la télévision régionale, au début de sa création. Notre notoriété grandit et les amateurs viennent de cent cinquante kilomètres à la ronde au *Monico* pour nous écouter.

Les jazzmen américains font des tournées en Europe. Nous sommes engagés pour accompagner certains d'entre eux, tel Big Chief Russel Moore, trombone à la carrure imposante, au théâtre Sébastopol à Lille ou encore Benny Waters, clarinettiste, sur la scène du Rex à Paris... Mais aussi des musiciens français comme Claude Bolling, Géo Daly et d'autres.

Nous sommes une bonne bande de six copains, passionnés par ce que nous vivons avec la musique de jazz, émerveillés de ce qui nous arrive. Nous restons pourtant des amateurs ; trois d'entre nous, Robert, André et moi-même travaillons à l'usine Kuhlmann de Harnes. Yvon est mécanicien au fond de la mine, Henri Juskowiak est électricien et Henri Ogrodowicz, préparateur en pharmacie. Financièrement, nous sommes relativement désintéressés et nos prix restent modestes. Je vois encore la tête de nos camarades d'atelier et aussi celles de nos chefs quand une équipe de journalistes vient nous interviewer et prendre des photos sur notre lieu de

travail alors que nous sommes habillés dans nos « bleus » plus ou moins propres !

Plus tard, en 1954, je quitte l'usine. Le *Monico* m'assure un salaire mensuel pour deux prestations par semaine. Disposant de plus de temps, je vais pouvoir étudier davantage mon instrument et aborder l'étude de l'écriture musicale avec Maître Lanoy, directeur du Conservatoire de Lille.

Cependant, à l'intérieur de l'orchestre, tout n'est pas parfait, loin de là ! Il y a des dissensions, des jalousies, des réactions, des blessures. Moi-même, le premier, je deviens de plus en plus orgueilleux et ambitieux. Je travaille toujours régulièrement la trompette ; je veux faire des progrès et être parmi les meilleurs. Mes amis n'ont pas, loin s'en faut, la même attitude. Certains se contentent de leur niveau et jouissent de la vie ! J'ai le sentiment qu'ils se reposent sur moi pour assurer la qualité de notre musique. Je souffre, dans mon amour-propre, des faiblesses techniques individuelles qui risquent de ternir notre réputation et qui se répercutent sur notre prestation d'ensemble. Et pourtant, malgré cela, cette prestation devient de plus en plus convaincante au fur et à mesure que nous jouons et que notre jeu collectif s'améliore.

Maintenant, avec le recul et l'expérience, je réalise que le talent, le niveau technique, sont des éléments bien sûr importants, mais non suffisants. Pour un groupe au jeu collectif, l'état d'esprit, l'amitié, la motivation pour un but commun, si vague soit-il, apportent le ciment nécessaire à un parcours durable, sans qu'il faille pour autant négliger le travail et l'approfondissement.

Dans les années 50, sous l'impulsion de Dizzy Gillespie et Charlie Parker, une nouvelle génération de musiciens invente un nouveau style, le be-bop. C'est un renouvellement du langage jazzistique, une évolution considérable sur les plans mélodique, harmonique et rythmique. Comme beaucoup de musiciens en Europe, je suis attiré par la nouveauté de cette musique et je m'interroge sur la suite à donner à ma démarche.

Ne dois-je pas évoluer et changer de style ? N'est-ce pas la voie normale pour un musicien conséquent et sincère ? A l'évidence, ces questions ne préoccupent pas mes amis, sauf sans doute Picou, le plus jeune mais le plus sérieux de l'équipe.

Finalement, un concours de circonstances, à savoir une affaire de fausse déclaration à la Sécurité Sociale qui me retombe injustement sur le dos, une proposition de contrat avec un établissement de Lille et mon envie de faire du « nouveau » font que je décide de quitter le Hot Club. Je forme un nouvel ensemble avec des musiciens de la région lilloise et avec un tromboniste débutant en jazz, très doué, Raymond Katarzynski, qui deviendra des années plus tard trombone solo à l'Opéra de Paris. Dans la foulée, nous participons au Concours International de Jazz Amateur à la salle Pleyel à Paris (1953) et remportons le premier prix !

Mais, je devais assez vite me rendre compte que mes nouveaux compagnons musiciens étaient bien plus difficiles à diriger que mes anciens amis. Les retards, voire les absences non justifiées, des caractères très individualistes, beaucoup de vanité, tout cela me fit comprendre que ce nouveau chemin ne menait nulle part et certainement pas à ce que je rêvais de faire. Cet épisode prit fin. Je rejouais quelques fois encore avec mes amis de Lens mais la foi n'y était plus.

Entre temps, pour aider mes parents à changer de commerce, je m'installai seul dans une maison, que nous avions fait construire au quartier de la fosse 9 de Lens, pour y ouvrir une droguerie-quincaillerie. Ce commerce marcha tellement bien que, épuisé par le travail et des problèmes intérieurs, dont je vais parler plus loin, je tombai malade.

C'était la fin de la période *Hot Club de Lens*. Et tout avait commencé, un dimanche, à la brasserie de Billy-Montigny, grâce à une fenêtre ouverte...

Un week-end à la mer

*Il nous faut un printemps pour le monde où les fleurs
sont des cœurs rayonnants.* Paul Misraki

Félix L.

En 1948, il y a quatre ans que je travaille à l'usine Kuhlmann. J'apprends par un délégué syndical que l'entreprise va inviter une cinquantaine de personnes à participer à une rencontre du « *Réarmement moral et spirituel* ». J'ai vaguement lu un article sur ce mouvement et la rencontre qui doit avoir lieu dans la station balnéaire du Touquet. J'approche donc un responsable de ce voyage en faisant valoir mes informations et cela se traduit par une invitation officielle, au grand étonnement de mon chef d'atelier. A la vérité, tout ce qui m'intéresse dans ce projet, c'est l'idée de passer trois jours de vacances au bord de la mer, aux frais de l'usine ! Mais, quelquefois, tel est pris qui croyait prendre et je n'imagine pas, en montant dans l'autobus, les conséquences que ce voyage aura sur ma vie.

Le jazz est ma passion, Louis Armstrong, mon modèle. La guerre est terminée depuis trois ans, mais d'autres menaces sont apparues et d'abord, la bombe atomique, utilisée dans les derniers jours de la guerre contre le Japon. Je me souviens de la gravité des regards de mes camarades d'atelier à l'annonce de la destruction d'Hiroshima. Tout le monde était conscient que le suicide planétaire était désormais possible. Pour nous qui avions vingt ans, nos rêves d'avenir en prenaient un sale coup ! Il y a aussi Staline et le communisme mondial qui veulent imposer la « *dictature du prolétariat* ». Certains pays perdent leur liberté et leur indépendance et le

monde est menacé. Dans notre région, des grèves très dures éclatent avec occupation des mines de charbon. Le gouvernement envoie l'armée pour libérer les puits. Tous ces événements créent une atmosphère angoissante et démoralisante.

En arrivant au Touquet, je suis agréablement surpris par l'accueil chaleureux que nous recevons et la diversité sociale des quelque trois ou quatre cents personnes présentes. Il y a là des patrons, des ouvriers, des syndicalistes, des mères de famille, beaucoup de jeunes étudiants, des artistes, des écrivains, venus de France et de différents pays.

Dès la première réunion, ce qui me frappe c'est d'entendre des témoignages racontés très simplement, de lire la sincérité et la vérité sur les visages de ceux qui ont emprunté ce chemin de changement. Pour la première fois de ma vie, je rencontre des gens qui parlent de l'honnêteté ou de la foi, non en théorie, mais inspirés par l'expérience de leur vie. Chacun évoque ses échecs, ses fautes, raconte comment le changement personnel a commencé à transformer une situation difficile, voire sans issue.

Dans un monde malade de divisions, de haines et de violences, d'injustices et de misères, chacun pense que des changements s'imposent. Mais chacun trouve que c'est l'autre qui doit changer le premier ; c'est-à-dire le conjoint ou le voisin, le patron ou l'autre pays... Si nous voulons que le monde, notre pays ou notre famille change, la meilleure façon est de commencer à changer soi-même. Comment ? En acceptant d'évaluer notre comportement face à des critères moraux absolus : honnêteté, pureté, désintéressement de soi et amour ; en écoutant, dans le silence, la voix intérieure qui nous parle, voix que certains appellent conscience et d'autres Dieu. Oui, consacrer chaque jour un temps d'écoute, avec carnet et crayon pour noter les pensées qui nous viennent ; puis, vis-à-vis du passé, réparer ce qui peut l'être ; et ensuite, nous engager dans un combat pour changer le monde.

Les croyants présentent cet aspect des choses de la façon suivante : quand l'homme écoute, Dieu parle ; quand

l'homme obéit, Dieu agit. Dieu a un plan pour chacun de nous. Si nous cherchons à faire Sa volonté, jour après jour, Il nous conduit vers notre vraie destinée en donnant le meilleur de nous-mêmes à nos proches et au monde.

La rencontre du Touquet a été suscitée principalement par deux personnalités : Robert Tilge, secrétaire général du syndicat patronal du Nord et Irène Laure, députée socialiste des Bouches-du-Rhône. J'y rencontre Peter Howard, journaliste et écrivain britannique, Paul Misraki, compositeur de grand talent, des industriels comme Jean Delaoutre, des syndicalistes etc.

Je ne veux pas ici m'étendre davantage sur tous les aspects du travail du Réarmement moral. Il y a de nombreux livres pour cela. J'essaie de raconter seulement mon cheminement personnel.

En fait, dès les premières heures de cette rencontre, j'ai un sentiment très fort d'avoir fait une découverte décisive pour ma vie. L'évidence me saute aux yeux : la véritable bataille pour l'avenir du monde passe par le changement de l'homme lui-même et, logiquement, cela doit commencer par moi ! C'est pourquoi, le deuxième matin, à mon réveil dans ma chambre d'hôtel, je tente l'expérience de l'écoute de la voix intérieure, carnet et crayon à la main, face aux quatre critères moraux absolus. Très vite, une pensée s'impose : « *Rends les outils volés à ton contremaître et demande-lui pardon !* » J'éprouve un grand malaise à cette idée et la peur n'est pas loin. Mais, en y réfléchissant, je discerne que, si je veux participer à cette tâche de refaire le monde, il me faut commencer par réparer ce que je peux. En effet, j'ai dérobé quelques outils à l'usine car je voyais beaucoup d'ouvriers faire de même. On était mal payé, alors il fallait essayer de compléter la paie par d'autres moyens ! Tel était notre état d'esprit. J'avais rapporté ces outils chez moi et ils n'avaient d'ailleurs jamais servi...

Je commence à entrevoir la révolution radicale qui nous est proposée et cela m'attire très fort.

La dernière matinée du Touquet est d'abord consacrée à une réunion entre les « nouveaux arrivants ». Il y a donc là toutes les personnes de l'autobus de l'usine et quelques responsables du mouvement. L'un d'eux pose la question : « *Alors, que pensez-vous de tout cela ?* » Un silence de plomb règne dans la salle. Personne n'ose parler. Placé pourtant un peu à l'écart, je sens en moi quelque chose de très puissant qui me pousse à me lever et à parler. Finalement, je me lève et balbutie, très ému : « *J'ai trouvé ici ce que je cherchais et je veux y consacrer ma vie.* » Je me rassieds. C'est alors que je vois, étonné, un délégué syndical de l'usine se lever et déclarer : « *Jusqu'à ce jour, j'ai toujours refusé de travailler avec Untel (du syndicat concurrent), mais maintenant, je suis prêt à le faire.* » Aussitôt, l'autre se lève à son tour et parle dans le même sens ; puis un autre et encore un autre. Cela n'arrête plus ; c'est comme un feu roulant d'engagements à travailler ensemble.

Une heure plus tard, ils montent tous sur l'estrade pendant l'assemblée générale de clôture et répètent leurs propos avec force. Quant à moi, je suis assis dans le public, oublié, mais heureux de ce qui se passe. Ce n'est que plus tard que je réaliserai comment j'ai été poussé au plus profond de moi à parler le premier et libérer ainsi la parole de ceux qui m'ont suivi.

Quelques semaines après ce qui fut véritablement un choc, je partais effectuer mon service militaire dans un régiment de chasseurs à pied. Le changement brutal de vie et de cadre fit que, pendant quelques mois, j'oubliai le Touquet, puis, peu à peu, mes pensées revinrent sur ce que j'y avais découvert.

Retour à l'usine

*Il est si facile de parler de soi, de ses problèmes,
en oubliant que, si Dieu nous a donné une seule
bouche, il nous a doté de deux oreilles.*

Père Guy Gilbert, le « prêtre des loubards »

Félix L.

Au bout d'un an, mon service terminé, je revins à l'usine reprendre ma place à l'atelier de mécanique en même temps que mon copain Robert Padych qui, plus tard, devint le batteur de l'orchestre du Hot Club de Lens. Je constate que les camarades de l'équipe présente au Touquet ont bien travaillé pour essayer d'appliquer les nouvelles idées. Dans un atelier notamment, un nouvel esprit est né. Quelques-uns se réunissent parfois une demi-heure avant le début de la journée de travail pour un moment de silence collectif et un partage des pensées reçues. Cela se répercute sur le comportement des uns et des autres, les relations avec la hiérarchie, le sérieux et le sens de responsabilité dans les tâches quotidiennes. Naturellement, certains voient cela d'un mauvais œil et bientôt des critiques sont lancées, de plus en plus agressives.

On nous invite, mon copain Robert et moi, à des réunions. J'y rencontre un ingénieur, monsieur Delseau, qui s'est distingué dans la résistance pendant la guerre. Il me raconte comment, emprisonné par la Gestapo, il a pu tenir le coup grâce à la récitation quotidienne, de mémoire, des psaumes de la Bible. Le directeur général, Augustin Gourlet, vient aussi une fois. De nouvelles personnes se joignent à nous. Victor Bonnières est l'une d'elles. Dans sa jeunesse, il a contribué avec efficacité à l'implantation du Parti communiste dans le Pas-de-Calais. Il parcourait le département à bicyclette pour

aider à créer des cellules de militants un peu partout. Pendant l'occupation allemande, il fut déporté au camp de concentration de Buchenwald. Dans ce qu'il pensait être la dernière lettre à sa femme, il écrivait : « *Elève nos enfants dans l'idéal communiste pour lequel je vais mourir.* » Cependant, il échappa à la mort. A la suite de nos réunions, il devint honnête sur son passé avec sa femme et ses enfants et cela bouleversa sa vie ainsi que celle de sa famille. Ils trouvèrent une nouvelle unité. Tout en restant fidèle à la classe ouvrière dont il faisait partie, il commença à lutter pour un idéal assez grand pour unir le monde.

Robert et moi étions de plus en plus conquis. Nous apprîmes à nous recueillir en silence et à partager nos pensées le jour suivant, à l'heure du déjeuner. Cette pratique approfondit notre amitié. Quelquefois, pendant le repos de midi, après avoir mangé rapidement notre casse-croûte, nous rejoignons, en dehors de l'usine, des amis « permanents » du Réarmement moral qui nous attendaient dans une voiture. Il y avait là Hans Gaspard, Jacques Henri, Suisses tous les deux et Per Olsson, le Suédois. Nous échangeons les nouvelles, nos idées et, quelquefois, faisons silence ensemble. Nous apprenions ainsi à appréhender la vie quotidienne différemment.

Je vide mon sac

Une voix crie dans le désert : préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers... les passages tortueux deviendront droits. Isaïe 40, 3 et Luc 3, 4.

Félix L.

Je n'avais toujours pas obéi à l'injonction intérieure ressentie au Touquet de rendre les outils volés ! J'étais comme arrêté par un obstacle que j'avais peur de franchir. A cause de cela, ma vie continuait de se dérouler dans une certaine confusion. Je sentais que Dieu me demandait un acte d'obéissance radical. Redresser les chemins tortueux de mon existence là où c'était possible... et au-delà se trouvait la lumière, une vie nouvelle et l'engagement à la tâche de refaire le monde.

Finalement, un jour, je décide de franchir le pas. Je rapporte les outils à l'usine, cachés dans un sac déposé dans mon vestiaire et, pendant toute la journée, je m'efforce de mobiliser mon courage et ma détermination, chassant les peurs, essayant de nourrir ma confiance par de brèves prières. En fin d'après-midi, quand retentit la sonnerie de fin du travail et que mes camarades quittent tous l'atelier, je reprends mon sac et vais frapper à la porte du bureau de mon contremaître, monsieur Chavatte. Celui-ci me reçoit avec un air un peu méfiant. Sans oser le regarder et, en ouvrant mon sac, je lui dis que je rapporte des outils que j'avais volés, que je lui demande pardon, que je veux désormais vivre l'honnêteté absolue pour participer à la tâche de changer le monde... du moins, je pense que j'ai dû bredouiller un discours approchant car je tremblais comme une feuille ! Quand j'ai fini, j'ose le regarder. Monsieur Chavatte me sourit. Il me

serre la main et me dit : « *Je te remercie pour ce que tu viens de faire. Laisse tout cela ici, personne n'en saura rien.* »

Je pars très vite, étonné de ne pas avoir subi une bonne engueulade, soulagé et heureux, conscient d'avoir ouvert la porte d'une vie nouvelle qui commence maintenant. J'ai sauté le pas et cela s'est merveilleusement passé. Ma relation avec monsieur Chavatte en fut transformée ; la méfiance fut remplacée par une confiance partagée et une amitié naissante.

Une autre épreuve difficile fut d'avouer à mes parents quelques mensonges sur ma conduite. Cela a dû les étonner beaucoup, bien qu'ils n'en fissent rien paraître, sinon une certaine inquiétude. Ma mère, surtout, avait peur que je sois manipulé par une secte. Il fallut des années pour qu'elle comprît la nature et la solidité d'un engagement qui m'a conduit à vivre dans la droiture, à me sentir responsable de ma famille, de mes amis, à revenir à l'Eglise catholique avec une foi renouvelée. Un jour, j'eus l'occasion d'amener ma mère au Centre de Conférences Internationales de Caux en Suisse, pour quelques heures. Elle se rendit compte de la richesse humaine et spirituelle de ce lieu.

Mes amis aussi étaient très étonnés et perplexes. Bien sûr, ils savaient que j'étais sujet à m'enthousiasmer pour différentes causes et, d'habitude, ils ne me prenaient pas au sérieux. Mais là, ma démarche les surprit.

L'aventure du Hot Club de Lens durait depuis quelques années. Je travaillais la trompette avec beaucoup de persévérance. J'aspirais à traduire dans la musique que nous jouions, l'idéal de fraternité, de pureté, que j'avais rencontré. Je composai quelques morceaux comme « *Marie va au marché* » ou « *Cremer Stomp* »* qui, à mon sens, exprimaient l'état d'esprit recherché. Je pensais que la musique devait avoir une fonction sociale, qu'elle devait aider les gens

* *Les Trésors du Jazz 1953 – Le Chant du Monde (2004)*

à vivre, à s'élever en esprit et en vérité. C'étaient mes premiers pas dans la recherche d'une expression nouvelle. La pureté du son de la trompette de Louis Armstrong me semblait être la bonne piste.

Puis, je quittai l'usine pour me consacrer à la musique. Avais-je pris la bonne décision ? Le métier d'ajusteur ne me passionnait pas. Un avenir musical s'ouvrait-il devant moi ?

Je rate l'autobus

*Ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur,
la profondeur ... de l'amour du Christ.*

Lettre de Paul aux Ephésiens 3,18

Félix L.

Pour aider mes parents à quitter le bistrot où la vie familiale était souvent perturbée par les imprécations d'ivrognes, mais aussi les crises de mon père, entraîné à boire avec ses clients, j'ouvris, pour leur compte, un magasin de droguerie-quincaillerie à Lens. Il était entendu qu'ils me rejoindraient dès que le café serait vendu. Cela prit quand même un an et demi, temps pendant lequel je vivais et travaillais seul.

C'est pendant cette période, en 1956, que je fis une expérience inattendue qui aura une conséquence profonde et durable dans ma vie.

J'habite et gère seul la droguerie-quincaillerie de Lens depuis plus d'un an. Un dimanche soir, je vais au cinéma voir un film avec Clift Montgomery dans le rôle d'un prêtre. Excellent acteur, bon film ; plus tard, dans mon lit, le sommeil tarde à venir. Je repense à ce film, à ce prêtre. Puis, tout à coup, une voix à l'intérieur de moi, mais ce n'est pas moi, c'est Quelqu'un d'autre, me dit avec une douceur un peu ironique : « *Est-ce que tu aimerais être prêtre ?* »

Je sursaute violemment. Cette intrusion en moi... jamais je n'ai envisagé une seconde de devenir prêtre. C'est certainement la dernière chose qui me fasse envie ! J'essaie de fuir cette idée, de me dire que c'est une illusion née de la vision du film. Je lutte une bonne partie de la nuit. Le matin, je me sens découragé et abattu. J'ai le sentiment d'être coincé dans

une impasse. Car, c'est clair : *non, non, non, je ne veux pas devenir prêtre !* Je me raidis avec force contre cette éventualité car je veux consacrer ma vie à la musique. Pourtant, au fond de moi, quelque chose est touché.

Peu de temps après, un prêtre entre dans le magasin et demande une marchandise que je lui vends. Avant de partir, il me dit : « *Moi aussi, avant de devenir prêtre, j'étais comme toi, vendeur dans un magasin !* » Pourtant, je ne le connaissais pas et, lui, ne me connaissait pas... et je n'avais parlé à personne de ce qui m'était arrivé.

Des jours difficiles, un combat intérieur, le sentiment que je me suis fourvoyé, l'angoisse, la nuit... Durant des mois, je traîne mon sac à problèmes.

Sans que je m'en rende compte tout de suite, un profond changement s'opère en moi. Ma vision du prêtre, de l'Eglise, de la vie en général, est bouleversée. Un séisme intérieur a mis à mal une certaine hiérarchie des valeurs, mis à nu et déboulonné quelques idoles que je vénérerais encore. Est-ce que Dieu m'a parlé vraiment ou suis-je en train de prendre le chemin de la folie ?

En fait, malgré toutes mes expériences passées, je continuais à vivre, avec au fond de moi, une ambition et une volonté propre intacte dans le domaine de la musique. Oui, je voulais faire une carrière musicale à la seule force de mon talent et de mon travail. Mais aussi, j'avais en moi comme une intuition et une espérance de contribuer à créer un art nouveau à la hauteur des défis de notre époque.

Entre temps, mes parents vendent leur café et me rejoignent avec ma sœur Irène. Je ne suis plus seul. Mais je suis malade, de plus en plus malade, angoissé, insomniaque, tourmenté, sans joie de vivre. Pas facile à supporter pour mes parents et Irène. Cela dure des semaines, des mois, avec toujours à l'esprit ce choix impossible. Ma vie est bloquée ; je n'ai plus d'avenir...

Un jour, n'en pouvant plus, je décide de me soumettre, puisque je n'ai plus la force ni le goût de lutter. Si Dieu veut

que je sois prêtre, alors, soit ! J'accepte de jouer le tout pour le tout et décide d'aller consulter un prêtre à Lille dont j'ai entendu dire grand bien. Je prends rendez-vous avec lui ; mais je rate l'autobus de quelques secondes. Le suivant m'amène chez lui très en retard. Il n'a plus que quelques minutes à m'accorder. Pourtant, je suis venu lui demander de m'aider à voir clair dans la décision qui engagera toute ma vie ! Je lui raconte rapidement mon histoire. Il sourit et me dit : *« Je ne vois rien chez vous qui pourrait signifier une vocation à la prêtrise. Je suis obligé de vous quitter. Je vous promets de prier pour vous afin que Dieu vous éclaire. »*

Sa réponse est comme le signe de Dieu que j'attendais. En sortant, je réalise que mon cauchemar est terminé. Je rentre de Lille infiniment soulagé et reconnaissant, conscient d'avoir traversé une épreuve qui débouche sur une nouvelle route, une perspective bien plus vaste qu'une simple carrière musicale.

Désormais, je le sais, je veux suivre avec confiance le chemin que le Seigneur me fera prendre. Dans les jours qui suivent, je prends conscience du changement intérieur qui s'est opéré en moi, en particulier envers l'Eglise. De mon attitude passée, critique et suffisante, rien ne subsiste. Je sens pleinement, de tout mon cœur et de toute mon âme, que cette Eglise du Christ est ma mère, que je suis un de ses fils et, en tant que tel, j'ai à prendre ma part de responsabilité avec mes frères chrétiens. Oui, je décide tout simplement de faire ce que Dieu m'indiquera, pour autant que je puisse Le comprendre, et de m'en remettre à Sa volonté.

A l'Auberge de Jeunesse de Morzine

*Ce qu'il nous faut, ce sont des foyers nouveaux,
des foyers où brûle une flamme.*

chant anglais

Félix L.

De ce jour, ma santé s'améliora et je partis pour deux semaines de vacances à Morzine dans les Alpes. Si je le mentionne, c'est parce que j'y rencontrai Ginette, celle qui devint mon épouse un an après. J'avais trente ans à ce moment-là. Jusqu'alors, mes relations avec le sexe féminin étaient tout à fait classiques, semblables à celles de beaucoup d'hommes de mon âge : des aventures sentimentales, des passades sans lendemain, un palmarès dont je ne suis pas fier aujourd'hui. Cependant, parmi les personnes que je rencontrais, il y avait des couples mariés qui me faisaient une très grande impression. Ils vivaient dans la transparence absolue l'un envers l'autre, cherchant ensemble le plan de Dieu pour leur foyer, dans un même engagement moral et spirituel. J'avais peur de me marier et d'échouer dans le mariage. Je me savais fragile psychologiquement en cas d'échec. Je décidai donc que, si je devais me marier un jour, je ferais tout pour bâtir mon foyer sur le roc de l'honnêteté absolue.

A l'Auberge de Jeunesse de Morzine, mes relations avec Ginette ne furent pas faciles. Nous eûmes quelques querelles et à la fin des vacances, je pensais bien ne plus revoir cette parisienne. Pourtant, au bout de trois semaines, de ma droguerie, poussé intérieurement, je lui écrivis une lettre « pour voir ». Quand je reçus sa réponse, quelques jours plus tard, je sentis avec étonnement un élan de mon être tout entier vers elle !

Le mariage eut lieu une année plus tard, le 15 février 1958, à Paris.

Entre temps, j'avais présenté Ginette à des amis dans la maison du Réarmement moral à Boulogne-Billancourt. Elle entendit leurs témoignages. Elle les reçut avec émotion, mais aussi, une certaine inquiétude, comme elle le raconte elle-même :

Deux jeunes femmes étaient là pour nous accueillir dans cette magnifique maison ; un feu de cheminée brûlait dans le salon. Elles ont partagé avec moi leur cheminement vers une foi chrétienne vécue, leur recherche de la volonté de Dieu pour leur vie et l'engagement d'être au service des autres. La plus jeune m'a raconté qu'elle fréquentait un garçon et avait senti qu'elle devait, avant toute chose, remettre en question cette relation égoïste et qu'elle avait rompu.

A ce moment-là de ma vie, sur le plan religieux, j'étais incroyante, mais au fond de moi, je désirais trouver la foi. C'était la première fois que je rencontrais des gens qui vivaient ce dont ils parlaient et qui avaient une confiance absolue en Dieu. J'ai attendu pas mal de temps avant de retourner dans cette maison qui m'attirait, mais aussi m'effrayait un peu. Je craignais que ce Dieu me demande à moi aussi de cesser ma relation avec Félix et cela, je n'étais pas prête à l'accepter.

Nous partîmes en voyage de noces, à Autrans, dans les Alpes. Au retour, en attendant la livraison d'un appartement à Liévin, nous habitons chez mes parents à la droguerie. Dans les premiers jours, un soir où nous mangions tous ensemble, à travers une discussion anodine qui s'était engagée, j'éprouvais un certain agacement à l'égard de Ginette !

Le lendemain matin, je décide de lui dire en toute franchise ce que j'ai éprouvé la veille. Ginette se met à pleurer. Elle pense que, déjà, les difficultés se manifestent. Je lui explique alors que je regrette mon agacement et que j'en demande pardon. Mais aussi, que si je tiens tant à cette

transparence quotidienne, c'est pour nous libérer, au fur et à mesure, des pommes de discorde qui pourraient miner notre amour et notre unité. Ginette le comprend très bien et retrouve la paix.

C'est la première fois, depuis notre mariage, que l'honnêteté et le pardon résolvent une petite crise dans notre relation. Cela deviendra notre façon de vivre habituelle et quotidienne. Nous partageons tout, nos peurs, nos tentations (surtout les miennes), notre passé aussi. Et nous sentons, au fil des mois, que nous construisons une relation confiante, paisible et solide.

De 1958 à 1966, quatre enfants viennent égayer et animer notre foyer : Sylvie, Philippe, Marie et Claire, quatre vies qui nous sont confiées. Quatre vies que nous allons essayer, avec de plus en plus d'humilité, de protéger et de conduire vers leur avenir.

Un jour, nous nous déplaçons dans notre 2 CV bringuebalante. A un feu rouge, je m'arrête à côté d'une voiture conduite par une blonde très belle et élégante. Dans ma tête, une idée germe aussitôt, un réflexe de comparaison avec Ginette qui, toute donnée à ses tâches de mère, ne place pas la coquetterie en priorité dans ses préoccupations. Mais une pensée très claire traverse mon esprit : « *Je t'ai donné Ginette comme femme ; aime-la jusqu'à la fin de tes jours.* » J'ai le sentiment que c'est Dieu qui me parle. Très paisiblement et avec joie, j'accepte cette injonction dont la mémoire ne me quittera jamais.

Au moment où j'écris ces lignes, voilà quarante-neuf ans que nous sommes mariés, quarante-neuf ans d'amour fidèle et émerveillé. Ginette est pour moi un cadeau de Dieu. Elle dit quelquefois la même chose de moi, en ce qui la concerne. Vraiment la Providence a bien fait les choses. Ginette m'a toujours soutenu dans tout ce que j'entreprenais. Nous portons ensemble tous les aspects de la vie familiale. Et pourtant, nous sommes très différents. Autant je suis imaginaire, enthousiaste, prêt à m'enflammer et à foncer, autant Ginette

est mesurée, prudente, simple et sobre dans le quotidien.

C'est d'ailleurs à Autrans, dans ces montagnes tellement tonifiantes que nous avons emmené, très souvent depuis, et bien des années après, nos enfants et petits-enfants en vacances d'été. Merveilleux souvenirs de marches, de détente, de nature, de jeux, de petits drames, de forces renouvelées, bref de toute l'affection qui construit une famille. Ils nous ont tous donné leur joie de vivre et leurs attentes et cela comble notre reconnaissance.

Ne pas déranger !

Entrez dans cette porte et laissez-vous conduire !

Molière

Ecole des femmes.

Félix L.

En 1958, quand nous nous sommes mariés, je n'avais aucune situation professionnelle. Je travaillais à la droguerie avec mes parents ; mais ce commerce était insuffisant pour nourrir deux familles. Un jour, au Conservatoire de musique de Lille où j'étudie l'harmonie, je découvre l'existence du métier de professeur d'éducation musicale dans les lycées et collèges. J'ai le sentiment que c'est là ma voie. A cette époque, on n'exigeait pas le baccalauréat pour passer le concours de titularisation ; mais le niveau des différentes épreuves était très élevé. Or, j'avais de graves lacunes en histoire de l'art et des civilisations, en dictée musicale et en littérature. Une organiste de Paris, professeur dans les écoles de la capitale me fait passer quelques tests. A la fin, elle me dit franchement : « *Vous n'avez aucune chance !* » Cependant, je ne me décourage pas car j'ai confiance que Dieu me conduit dans cette direction. Je me mets résolument au travail, conscient que ma mise à niveau prendra quelques années. En attendant, il me faut gagner ma vie. Ginette est enceinte et j'aurai donc une bouche de plus à nourrir bientôt.

C'était une époque où l'on manquait d'enseignants et le rectorat recrutait des maîtres-auxiliaires. Grâce à une recommandation de Maître Lanoy, directeur du Conservatoire de Lille, je suis reçu par le secrétaire général du rectorat, très accueillant. Il me dit : « *Bien entendu, vous avez le bac ?* » Je ne puis lui répondre que non et je le vois embarrassé. Il me

confie à une secrétaire qui note mes coordonnées et m'informe que je recevrai une convocation à la rentrée scolaire, au mois de septembre. Mais le mois de septembre s'écoule et je n'ai toujours rien reçu. Ma mère et ma sœur me suggèrent d'essayer d'entrer comme maître-auxiliaire dans l'enseignement technique où je pourrais faire valoir mes dix années de métier comme ajusteur-mécanicien. Je ne suis pas convaincu de cela car, au fond de moi, je pense que Dieu me veut professeur de musique ! Mais, par précaution humaine, je fais une demande au rectorat qui se traduit, trois jours après, par une proposition de poste dans un lycée technique des environs. Je dois commencer mon travail dans les quarante-huit heures ! Me voilà en plein désarroi. Car si j'accepte ce poste où je devrai assurer quarante heures de présence par semaine, faute de temps, il me faudra arrêter mes études musicales. Alors, me suis-je trompé ? Dieu m'aurait-Il conduit dans une impasse ? Je décide d'en avoir le cœur net.

Le jour même, je me rends au rectorat de Lille et je me dirige vers le bureau de la secrétaire qui m'avait reçu trois mois auparavant. Je suis arrêté par une affiche sur sa porte : « *Ne pas déranger – les convocations sont envoyées par la poste.* » Je reste là, un peu assommé, quand la porte s'ouvre et la secrétaire apparaît. Elle me demande : « *Que désirez-vous ?* » Je lui rappelle ma première venue et ma demande d'un poste de maître-auxiliaire en musique. Elle me dit : « *Oh ! Il reste neuf heures au lycée de Douai ; est-ce que cela vous intéresse ?* » J'étais prêt à prendre n'importe quoi. « *Rentrez chez vous, je vous envoie la nomination.* » Hourrah ! Je rentre fou de joie.

Mais, ma mère et ma sœur tempèrent mon enthousiasme. Neuf heures ? C'est un peu moins que la moitié d'un horaire normal qui est de vingt heures. Douai est à trente kilomètres. Si ces neuf heures sont dispersées sur tous les jours de la semaine, je dépenserai en essence beaucoup d'argent et que de temps perdu ! Je me rends compte que ces inquiétudes sont fondées. Le lendemain, je reçois la nomination du rec-

torat et je me rends au lycée de Douai, décidé à refuser ce poste qui m'apparaît maintenant comme une impasse ! Je vois le censeur qui me conduit chez le proviseur. Et là, se passe une scène étonnante. Je n'ai qu'une idée, c'est de lui annoncer que je renonce au poste ; mais, je n'ai pas le temps de placer un mot. Le proviseur, très accueillant, n'arrête pas de parler et m'annonce en substance : « *Nous allons vous donner treize heures et, comme vous préparez le concours, nous allons grouper ces treize heures en deux jours pour vous libérer le reste de la semaine !* » Je me retrouve dans ma voiture. J'ai l'impression d'être resté muet. Je dois commencer dans deux jours à enseigner la musique. Dieu a fait l'impossible, malgré mon peu de foi et mes peurs. Il m'a ouvert la route avec évidence.

Quel monde pour nos enfants ?

Sauver l'enfant, c'est sauver le monde.

Dostoïevski

Félix L.

En 1963, après quatre ans d'études et, tout en assumant mes cours au lycée de Douai, puis à celui de Chantilly, je suis reçu au concours à une place très honorable. Je demande un poste dans le Pas-de-Calais et je suis nommé au lycée de Bruay-en-Artois. Nous habitons Ourton, un petit village à quelques kilomètres de là. Après Sylvie et Philippe, Marie, notre troisième enfant, vient de naître.

J'ai enfin une situation stable et sûre. Je vais pouvoir me donner davantage à mon idéal. Je compose des chansons, en essayant d'y exprimer un message, afin de faire découvrir à mes élèves certaines valeurs de vie : la droiture (*Appelons un chat un chat*), le sens du partage (*Il y a bien assez sur la terre*, sur des paroles de Claire Evans), la responsabilité et la réconciliation (*Le Basset*)...

Je viens d'amorcer mon virage vers l'Education. Je vais y consacrer plus de trente ans de ma vie, d'abord dans différents collèges et lycées, puis je terminerai à l'Ecole normale d'instituteurs d'Arras.

C'est à cette époque que notre ami Edric Cane est nommé professeur d'anglais au lycée de Lens. Comme nous, Edric est engagé dans le travail du Réarmement moral et spirituel. Notre voisinage opportun va nous conduire à des actions militantes pendant plusieurs années : projections de films, causeries, rallye de vélos avec des groupes de jeunes, théâtre...

En octobre 1964, l'équipe française lance le projet « *Un train pour Caux* ». Ce train spécial doit emmener des Français de tous horizons pour un séjour de trois journées au Centre International de conférences à Caux (Suisse). On me suggère de mobiliser des musiciens à cette occasion.

Dans notre village d'Ourton, de cinq cents habitants, il y a une fanfare d'une trentaine de musiciens. J'ai bientôt la conviction que c'est cette formation qui pourrait venir. Je me revois encore, un soir de septembre, dans l'arrière-salle enfumée d'un café du village où tous les musiciens sont présents. Avec ferveur, je leur parle de ce projet de venir représenter la France profonde à ce rassemblement de Français. A la suite de cette réunion, un débat a lieu au sein de la fanfare. La majorité veut accepter ma proposition, mais certains – une minorité influente – sont contre. Longtemps, la décision est incertaine, le balancier change presque chaque jour de position. Enfin la majorité l'emporte et la participation de la fanfare d'Ourton sera un élément très vivant de cette opération. A Caux, nos musiciens font connaissance avec une idée qui leur propose un changement de vie pour devenir coresponsables de l'avenir de leur pays et du monde. A notre retour, les habitants d'Ourton nous disent : “*Mais, que leur avez-vous fait ? Ils sont tout différents !*”

En 1965, le Réarmement moral envisage une conférence pour les jeunes. Quelques amis cherchent un lieu d'accueil en Alsace, sans succès. Je sens soudain que la rencontre doit se faire dans le Pas-de-Calais. Quelque temps après, je trouve l'endroit où se dérouleront ces journées, un collège à Montreuil-sur-Mer. C'est là qu'une soixantaine de jeunes, Français et Allemands, apprennent à vivre dans un esprit de fraternité et de vérité, et à construire l'Europe de demain. Plusieurs personnalités, dont monsieur Vendroux, député-maire de Calais et beau-frère du Général de Gaulle, viennent parler devant cet auditoire. Les journées commencent par un footing sur les remparts de la ville, là où des films sont projetés le soir.

De cette conférence sortiront des jeunes Français motivés avec lesquels Edric Cane et moi allons travailler plusieurs années. C'est d'abord la création de la pièce « L'Echelle » de Peter Howard, que nous donnerons une fois par semaine pendant trois mois, dans un petit « Théâtre de poche », à Lens. Puis se crée une chorale "*dans le vent*" qui prend le nom de « *Ménestrels de l'an 2000* ». Accompagnés par des guitares, avec au programme des chants de différents compositeurs comme les frères Colwell, Jean-Jacques Odier ou moi-même, ces jeunes chantent avec enthousiasme et conviction, soulevant un immense intérêt dans le public. Je pense notamment à cette femme, député communiste, bouleversée et au bord des larmes d'entendre ce groupe qui délivre avec une joie évidente un message de paix, de droiture, et de fraternité. Sur cette lancée, nous produisons un disque sur lequel figure le chant « *Allez Lens* » que j'ai composé pour encourager l'équipe de football du Racing Club de Lens !

En 1965, nous déménageons à Angres (Pas-de-Calais) où nous avons fait construire une maison mitoyenne avec celle de mes parents et de ma sœur. En 1966, naît Claire, notre benjamine. Ma sœur et moi enseignons au collège Descartes de Liévin. C'est là que nous vivons les événements de 1968. La France connaît une crise très grave avec les émeutes des étudiants à Paris et dans d'autres villes et la grève générale qui s'ensuit. Tout s'arrête et le pays est suspendu comme au bord de l'abîme. La peur et la confusion semblent l'emporter. Que va-t-il se passer ?



L'orchestre du Hot Club de Lens au « Monico », 1952



Photo souvenir du personnel de l'atelier mécanique,
le jour où je quitte l'usine Kuhlmann, 1954



Félix Lisiecki accueille le chef
d'orchestre américain Count Basie,
Lille, 1955

*pour mes très chers le grand
Count Basie*



Avec Ginette et nos enfants : Sylvie, Philippe, Marie
et Claire, 1968

Photo: Danielle Maillefer



Une des premières équipes d'exécutants en action à Caux, avec Michel
Orphelin dans le rôle de L'Homme, 1973

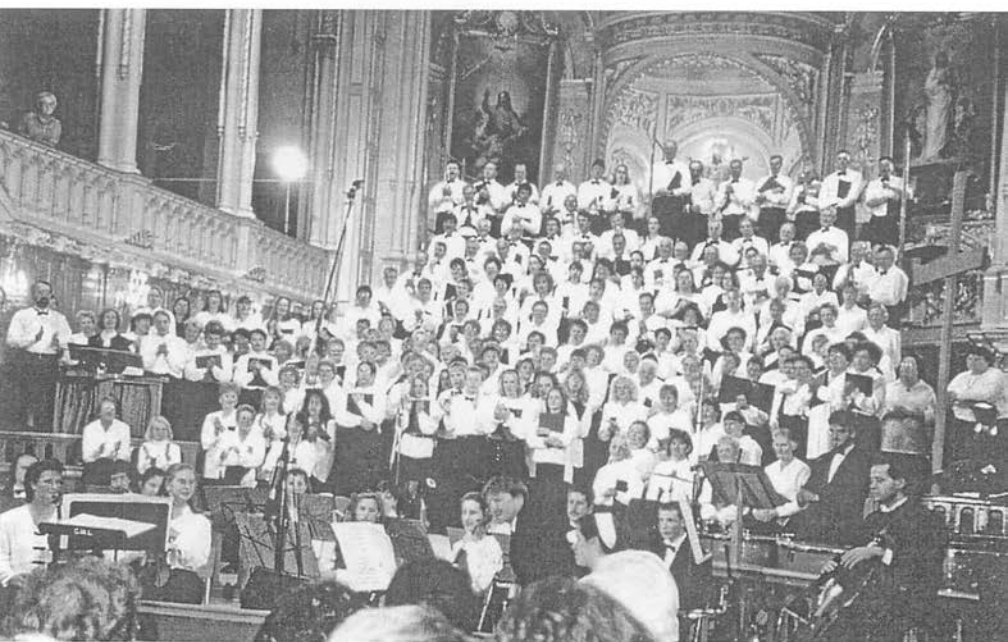


Félix Lisiecki à la direction, en l'église Saint-Sauveur d'Arras. Au premier plan, John Littleton, dans le rôle de Jésus, 1979



La comtesse Alibrandi remet le disque de l'oratorio au pape Jean-Paul II, 1979

La coupe Karol Wojtyla
remportée au festival
Sacrosong de Cracovie ;
avec Françoise Caubel-
Chauchat, 1992



Chœur franco-québécois à Saint-Georges-de-Beauce (Québec), 1995

Sur le terrain

*Je t'offre la plus grande tâche qui soit :
à chaque homme affamé, porte le pain de vie...*

Oratorio pour notre temps 1ère partie

Félix L.

Frank Buchman, le promoteur du Réarmement moral, disait : « *Quand un pays est en crise ; la seule chose à faire est de changer les gens* », c'est-à-dire les aider à devenir vrais et responsables. C'est ce que nous entreprenons. En juin, nous organisons un week-end à la mairie de Lens : conférence en présence de monsieur Delelis, député-maire socialiste et une pièce de théâtre, le soir, « *Pitié pour Clémentine* » de Jean-Jacques Odier.

Avec Claire Evans, poète et écrivain, nous écrivons plusieurs chants destinés surtout aux scolaires. Cela aboutit à la production d'un disque et à l'édition d'un recueil.

L'année 1969 est particulièrement riche en événements. La tournée mondiale de la revue musicale internationale « *Il est permis de se pencher au dehors* » passe par Liévin. Il faut trouver des logements pour les quatre-vingts personnes de la troupe chez les habitants de la ville, assurer la publicité dans la presse et par voie d'affiches, assumer les finances. Entouré d'une petite équipe, je suis souvent dépassé par les tâches à accomplir, mais le soutien mutuel, la prière et le recueillement pallient nos insuffisances. Le spectacle a lieu devant une salle comble, plus de mille spectateurs. Le lendemain, « *la Voix du Nord* » publie un grand article avec en titre : « *Extraordinaire succès du spectacle du Réarmement moral* ». C'est une grande victoire de l'audace et de la foi.

Cette même année, avec une trentaine d'élèves, au collège Descartes, ma collègue Marie-France Cuerq et moi montons une comédie musicale pour enfants, de Peter Howard intitulée « *Le chien, son os et moi* ». Les êtres humains sont transformés en animaux chaque fois qu'ils disent : *je m'en fiche !* Pour revenir à leur condition d'hommes, il suffit de prononcer les trois mots magiques : *s'il vous plaît, merci, pardon.* Certains fabriquent les décors et les costumes, d'autres répètent les chants. Après des mois de répétitions, ils jouent et chantent avec drôlerie et joie, à la fête du printemps de la Ligue de l'Enseignement ; puis plusieurs jours après, devant tout le collège. L'enthousiasme est débordant.

Moi-même, poussé par le désir d'aider les jeunes à trouver un sens à la vie, et désolé par le manque de vision de certains responsables enseignants, je me sens appelé à traiter de ces problèmes dans une pièce de théâtre intitulée : « *L'école, pour quoi faire ?* » Elle est jouée à Liévin, au premier étage d'un restaurant, dans des conditions rocambolesques, car la salle municipale des jeunes nous a été refusée deux jours avant. Elle est représentée ensuite en région parisienne, à Nantes et aussi à Caux.

Ce combat pour refaire le monde sous la direction de Dieu engage toutes nos forces. Bien sûr, j'assume mon travail au collège ; à la maison, nous avons une vie familiale pleine, simple et unie. Ginette et moi élevons nos enfants en essayant de les associer, à leur niveau et dans certaines circonstances, au travail pour notre idéal. Dans notre maison d'Angres, nous recevons souvent des amis de France, mais aussi de tous les coins du monde !

En novembre 1970, mon père meurt d'un cancer en présence de la famille, paisiblement, et je lui ferme les yeux. Il avait vu tant de tragédies mais finalement avait trouvé un chez-soi, comme des milliers d'autres Polonais, en plein cœur du pays minier du nord de la France. Ma mère lui survécut encore vingt-cinq ans, jusqu'en 1995. Elle aura la joie de voir naître et grandir ses huit arrière-petits-enfants.

Après mai 68

Dieu est-il encore vivant ou l'Homme est-il tout-puissant ?
Oratorio pour notre temps, 1ère partie

Félix L.

Les années qui ont suivi les événements de 1968, ont vu l'Eglise de France secouée par des divisions et des défections importantes parmi les prêtres. Le marxisme rongait certains esprits et tuait leur foi. Un livre, publié en Angleterre, sur le thème « *Dieu est mort* », écrit par un certain Robinson, évêque anglican, suscitait des débats passionnés dans la presse. Je rencontrais à cette époque des prêtres découragés, pour ne pas dire désespérés.

Personnellement, j'avais trouvé une foi vivante, vivifiée par les nombreux signes de la présence de Dieu dans ma vie. J'aimais l'Eglise et je la voyais en crise ; mes frères et sœurs, prêtres et laïcs, étaient souvent en désarroi et inquiets. Je souhaitais faire quelque chose et, dans mes prières et mes recueils, je me tournais vers Dieu pour trouver la réponse. Peu à peu, une idée germa et mûrit dans mon esprit : écrire une œuvre musicale qui proclame que Dieu est vivant à notre époque. Cette œuvre devrait s'appuyer non seulement sur les 2000 ans d'histoire du christianisme, mais aussi et surtout sur les témoins de notre temps. Ce serait une réponse à l'évêque Robinson.

J'écrivis six lettres à différents amis, leur soumettant mon projet. Je ne recevrai qu'une seule réponse, enthousiaste, six pages pleines d'idées sur le projet lui-même, écrites par Françoise Caubel, une amie habitant Olivet, près d'Orléans. Ingénieur horticole, écrivain et poète à ses heures, tout

naturellement, elle sera amenée à écrire le texte de l'œuvre que nous voulons créer. Je lui laisse la parole pour expliquer son adhésion à ce projet.

Françoise tente une expérience pendant un mois

Françoise C.

Je connaissais Félix et Ginette avant leur mariage. Puis j'ai vu grandir leur famille. Je revois encore leur aînée Sylvie, dans son petit berceau, dans l'appartement des parents de Ginette, boulevard Barbès-Rochechouart à Paris. J'admirais le courage du cheminement professionnel de Félix et j'eus le plaisir de voir dans le Pas-de-Calais, dans les différents établissements scolaires, la joie qu'il avait à enseigner la musique qu'il aimait tant. Il n'a pas compté ses « heures sup. » mais les 45 tours qu'il a enregistrés, avec ses élèves, sont à jamais gravés dans leurs mémoires. Ces jeunes venaient chez lui après la classe. Il était à l'écoute de chacun. Par la musique, par le chant, il leur apportait l'amour de la vie et un projet pour exprimer leurs idées. D'avoir rencontré plusieurs de ses élèves, je pense pouvoir dire que c'était un excellent professeur.

Après Sylvie, vint Philippe qui se passionna aussi pour la musique ; puis Marie, aujourd'hui professeur de musique. Félix et Ginette me firent la joie d'être sa marraine. Claire, la benjamine, n'échappa pas à la contagion : elle est violoniste professionnelle.

Quand je n'étais pas à l'autre bout du monde, je venais parfois participer aux diverses actions engagées dans le Nord-Pas-de-Calais par Félix, Ginette et leurs amis. Après les chants pour les écoles, Félix composa des œuvres religieuses. En mémoire de son père, peu après la mort de celui-ci, il proposa au curé d'Angres, le Père Carpentier, de jouer dans son

église, la messe qu'il venait d'écrire pour chœur et quartette de jazz. Celui-ci, peu habitué à des propositions aussi révolutionnaires – *Comment ? De la musique de jazz dans mon église ?* – accepta finalement. La trompette et l'orgue firent vibrer la petite église en comblant les attentes. Tellement bouleversé, le curé demanda à Félix de lui laisser un enregistrement pour pouvoir réécouter cette musique inspirante qui l'avait tant touché ...Félix m'a dit plus tard qu'avoir écrit cette messe avait été une expérience précieuse et formatrice pour ses compositions suivantes.

C'est en 1970 qu'il me demanda si j'avais des idées susceptibles d'être mises en musique dans un oratorio, adaptées aux besoins spirituels de l'époque.

Toute jeune je m'étais posé beaucoup de questions sur l'existence de Dieu et avais demandé le baptême, à l'âge de 25 ans. Accepter d'écrire les paroles de l'oratorio m'est apparu comme l'occasion d'apporter un témoignage, non seulement de ma propre conversion mais aussi de la foi bien vivante de beaucoup d'autres personnes.

Comme enfant, le scepticisme m'habitait ; je pense que les disputes entre mes parents en étaient la cause. Je les ressentais davantage que mes quatre frères et sœurs, plus jeunes que moi. A vingt ans, j'ai trouvé des personnes avec les mêmes problèmes et surtout avec des solutions et j'ai décidé de tenter une expérience pendant un mois (qui s'est prolongé des années depuis !) : faire comme si Dieu existait et pouvait me guider pas à pas. Le plus long des chemins commence par le premier pas, dit-on. C'est vrai, le plus difficile a été de parler franchement à mes parents et surtout à mon père que je trouvais distant et froid et de lui demander pardon de l'avoir détesté et trouvé si dur. Par cette démarche, j'ai commencé à le comprendre et à vraiment l'aimer pour lui-même. Il avait dû subir à l'âge de vingt ans, l'amputation d'une jambe et gardait cela au fond de lui-même sans jamais en parler. Il m'a confié cette immense souffrance qui expliquait un peu son athéisme militant. *"J'y pense chaque minute de chaque*

jour...A partir de ce jour-là, je n'ai plus cru que Dieu m'aimait ; alors j'ai décidé de prendre ma vie en mains et de la dominer." Ces paroles qu'il m'a dites un jour, je ne les ai jamais oubliées. Elles expliquaient toute sa vie.

En moi, une maturation a commencé à s'opérer et m'a convaincue de la présence réelle d'un Dieu aimant à nos côtés. Je commençais aussi à lire la Bible. J'ai fait miens ces mots du prophète Ezéchiel : *Il a ôté mon cœur de pierre et m'a donné un cœur de chair.*

J'ai remis en ordre des relations et en question mes choix de vie, me rendant totalement disponible pour ce Dieu d'amour. Le servir où Il voudrait, n'importe où dans ce vaste monde, m'est apparu plus urgent que tous mes projets à vues humaines. J'ai quitté mon poste d'ingénieur à la Recherche agronomique, près de Versailles.

J'ai engagé ma vie, comme bénévole avec cette « grande force d'unité de notre époque »*, au service de ce travail délicat mais nécessaire de construire des ponts entre les personnes, les races, les religions. Cette disponibilité m'a conduite sur trois continents. J'ai vu des miracles dans des situations difficiles quand des hommes et des femmes se laissent guider pas à pas par Dieu.

*comme la grande éducatrice noire américaine Mary MacLeod Bethune le disait du Réarmement moral, devenu "Initiatives et Changement" en 2001.

C'est comme un matin de Pâques !

Dieu premier servi.
Jeanne d'Arc

Françoise C.

Cinq années avaient passé et je n'étais toujours pas engagée dans une église particulière. Je voyais bien des richesses dans chaque religion, j'étais plutôt attirée par le protestantisme qui me paraissait plus dépouillé et vrai. Je comptais, en fait, adopter la religion de qui me demanderait en mariage ! Pourtant, peu à peu, je comprenais que les religions portent dans leur histoire des milliers de scandales et d'erreurs qui ont provoqué des divisions, des blessures, des jugements et qu'elles doivent se transformer, se reconstruire, se réunir sans cesse pour être ensemble vraiment l'Eglise du Christ, rayonnante dans le monde : pas seulement une Eglise de règles, de rites mais avant tout une grande communauté d'amour vraiment vécu, au service des grands besoins de l'humanité.

Frank Buchman a dit : « *que chacun ait un toit, de quoi manger et au cœur une idée qui le satisfasse vraiment* » . J'entrevois que je devais y prendre ma part de responsabilité et m'engager.

Un matin de l'été 1958, dans les montagnes suisses, l'appel s'est fait pressant et tout naturellement les obstacles tombèrent de mon esprit : « *Deviens catholique ! C'est ta destinée ! C'était la religion de tes ancêtres.* »

A la conférence internationale où je me trouvais, il n'y avait pas, à ce moment-là, de prêtre catholique ; j'ai donc abordé Bishop George West, un évêque anglican qui avait passé une grande partie de sa vie en mission en Birmanie.

Quel homme ouvert j'ai trouvé ! Je lui ai dit mes hésitations, mes doutes. Il m'a répondu: « *Ne considérez pas les choses négatives! Regardez toujours au plus haut ! L'Eglise c'est saint François et Jeanne d'Arc !* » Il ne savait pas que je venais d'Orléans !...Et il a ajouté, avec un humour malicieux : « *Si je n'étais pas évêque anglican...à votre place, je ferais la même chose !* »

Puis je suis allée bavarder avec le curé de Montreux. Pour répondre à mes mêmes interrogations, il m'a donné cette image de l'Eglise de Dieu semblable à une église. « *On vous dit qu'elle possède de beaux vitraux ; mais de l'extérieur, vous ne voyez rien du tout. A la porte, par contre, vous apercevez déjà quelques-uns de ces bijoux étincelants de lumière. Si vous vous donnez la peine d'entrer, au fur et à mesure de votre progression dans le bâtiment, vous les verrez un à un.* » Mon baptême eut lieu dans son église, l'année suivante, durant la nuit de Pâques. J'étais entourée de très nombreux amis descendus de Caux où se tenait une grande rencontre de jeunes. Un jour mémorable ! Un ciel tout bleu sur les cimes suisses enneigées ! « *C'est comme un matin de Pâques ! Alléluia !* »

Impossible d'oublier également ma confirmation à la cathédrale Notre-Dame de Paris, avec plus de trois cents autres adultes !

Mes parents nous avaient laissé le choix ou non d'une religion. Pourtant ils n'appréciaient guère mon engagement humain et religieux. En 1974, je suis rentrée du Laos qui cherchait son unité nationale, pour accompagner mon père paralysé, pendant les trois dernières années de sa vie, puis ma mère. Tous deux ont exprimé leur reconnaissance pour ma disponibilité. Une fille doit pourtant bien cela à ses parents ! Les opinions intellectuelles divergentes sont peu de chose finalement ; les convergences des cœurs bien plus nombreuses...

Je n'ai jamais vu mes parents aussi heureux ensemble que ces dernières années. Comment oublier les sanglots de mon

père, écoutant à la radio un pater noster récité ; sans doute était-ce la partie émergée d'un iceberg plus profond ? Pourquoi a-t-il pris tant de soin pour me raconter ce dont il avait le plus honte et pour m'exprimer aussi qu'il avait été injuste à mon égard en ne comprenant pas ce qu'avait été mon engagement de vie? Dieu seul sonde le fond des cœurs. Il est mort en paix. Ma mère aussi, huit ans après lui.

Eglise aux mille visages

Il ne suffit pas de faire taire les armes, il faut déraciner la haine... Paix entre les Etats, certes, mais aussi entre les diverses communautés humaines ; paix entre l'homme et la nature ; et pour tout homme et toute femme, paix avec soi-même, avec son corps, avec ses idées, ses doutes, ses certitudes, ses désirs, ses aspirations.

Demain la paix, dans l'harmonieux tumulte de la vie.

Amin Maalouf, écrivain libanais

Françoise C.

En visitant plusieurs pays chrétiens mais aussi des pays hindous, musulmans et bouddhistes, j'ai découvert, progressivement, l'immensité de la communauté humaine aux mille visages. Quel émerveillement de découvrir la vie des saints d'hier et des hommes ordinaires, témoins de Dieu aujourd'hui ! Dans chaque coin du monde, églises, chapelles et cathédrales illustrent ces histoires passionnantes, certes parfois enjolivées. Un riche patrimoine artistique témoigne de la vie et de la grandeur de l'Eglise universelle. Après avoir exercé comme guide-interprète, pendant une douzaine d'années dans les années 80, je donne, depuis près de quinze ans, beaucoup de mon temps à l'association *Rencontre avec le Patrimoine religieux* pour cette formation à la connaissance et à la mise en valeur de ce patrimoine.

J'ai aussi acquis une certaine humilité que je ne possédais guère comme néophyte, quand je voulais convaincre tout le monde de mes idées "nouvelles". J'ai beau avoir une étiquette, appartenir à la grande famille des croyants, il y a des jours où j'en suis et des jours où je n'en fais pas partie. Cela

dépend de mon état d'esprit, de mon ouverture de cœur à ce que Dieu attend de moi, et aux besoins des autres. Plus j'avance en âge et plus je crois avoir eu si peu cette attention à l'autre, en tout désintéressement. Dieu nous utilise quelquefois avec notre collaboration et notre disponibilité mais la plupart du temps totalement en dépit de nos faiblesses, bien malgré nous, en fait ! C'est Son humour : Il nous veut tout de même totalement à Son service, Lui premier servi.

Il est bientôt fini ton Ratorio ?

*La non-violence est une arme puissante et juste, qui tranche sans blesser et ennoblit l'homme qui la manie.
C'est une épée qui guérit.* Martin Luther King

Françoise C.

Pour revenir à l'écriture de l'oratorio de Félix, la muse a profité d'une semaine où je gardais mon tout jeune neveu Olivier, pendant que ses parents étaient au ski, pour commencer à me taquiner... Je regardais ce bébé dans son berceau et j'imaginai le sens à la vie qu'il devrait trouver un jour, les choix qu'il aurait à faire (il est devenu pianiste depuis). Et tout naturellement la première partie s'est imposée : le Choix. *Choisis entre la raison des hommes et la folie de la Croix !*

Puis j'ai écrit la fin, la quatrième partie : la Victoire. Pas nécessairement une victoire triomphante, mais les petites victoires des obéissances de chaque jour... *C'est dans la faiblesse que je suis fort...* Et entre ces deux parties ont pris forme, au cours des mois, les deux autres : le Miracle et le Glaive.

Dans la troisième partie, la description des exigences de la foi, donnée par saint Paul m'a guidée : *Revêtez l'armure de Dieu!...La vérité pour ceinturon, avec la justice pour cuirasse...Prenez surtout le bouclier de la foi...Recevez le casque du salut et le glaive de l'Esprit, c'est-à-dire la Parole de Dieu.* Lettre aux Ephésiens 6-17.

D'ailleurs, à mon baptême, j'avais reçu une lettre de Frank Buchman parlant de la nécessité d'oser « trancher », comme

le glaive dont parle saint Paul, dans la tiédeur de conviction de notre société française d'alors !

J'ai tout naturellement pris modèle sur mon père rationaliste pour le rôle de *l'Homme*. *L'Enfant* me ressemblait sans doute un peu. *La Femme*, c'était, pour moi, le symbole de tous ceux qui détiennent des vérités, des croyances, mais n'arrivent pas à les transmettre (je me suis souvent sentie dans ce rôle depuis !). Tout naturellement, il fallait que *Jésus* rencontrât ces trois personnages.

Nous avons travaillé en étroite collaboration, Félix et moi. Nous voulions montrer que les enseignements du Christ étaient vécus dans le monde d'aujourd'hui, que Dieu était donc toujours vivant et agissait dans le monde à travers ceux qui Lui obéissaient. Au fur et à mesure, Félix noircissait ses partitions vierges de milliers de notes, pour les quatre solistes, le chœur et cinq instruments.

Ce fut un privilège que ce travail que nous mettions régulièrement en commun à Angres, dans la famille Lisiecki. Ginette, pour encourager le moral des troupes, concoctait, sans relâche, d'excellents plats alsaciens, des tartes et des kouglofs... Je me rappelle que, pour le passage, dans la région, d'un important groupe international, elle avait mobilisé de nombreuses amies pour en faire autant et leur maison croulait sous les tartes. Il y en avait sur les armoires, sous les armoires, sous les lits... Lors de ces voyages, quelquefois rapides, la plus frustrée, c'était la jeune Marie qui venait toujours me demander, en me tirant par la jupe de venir jouer avec elle : « *Alors, marraine, il est bientôt fini ton Ratorio ?* »

Noël 1972 fut le test. C'est un chœur international qui le chanta pour la première fois, dans la petite chapelle de Caux, en pleine session hivernale. Je n'y étais pas ; j'étais allée en Inde en 1967, invitée pour l'ouverture du centre de rencontres de Panchgani, à participer à la création des jardins avec Stephanie Murcot, une amie anglaise. Là depuis 1968 se sont formés et se forment toujours plus nombreux, des respon-

sables d'une « *Inde forte, propre et unie* », selon les mots de Rajmohan Gandhi, petit-fils du Mahatma. Une Inde au-dessus des castes et des religions.

J'étais là-haut le jour de la première de l'oratorio à Caux. Les courriers électroniques n'existaient pas encore, mais j'ai reçu une magnifique carte signée de tous les participants très émus et de spectateurs inspirés par ce témoignage de foi.

Voilà, le texte et la musique, que nous avons essayé d'écrire en vérité totale, au plus profond de nous-mêmes, rejoignaient tout un chacun, dans ses interrogations ; grâce à nous, certes, mais indépendamment de nous, malgré nous et toutes nos imperfections. *Alea jacta est !* L'Oratorio pour notre temps était lancé.

Je n'oublierai jamais notre visite à un compositeur chevronné, ami de Félix, qui s'émerveillait, juste au vu de ces partitions, de certaines phrases musicales qu'il trouvait des plus mélodieuses ; il sentit tout de suite que Félix devait ajouter d'autres instruments, composer pour un orchestre symphonique. Félix se remit donc à faire travailler les marchands de plumes et d'encre et ses propres poignets. Il a failli y laisser sa santé. Mais sa ténacité toute polonaise ne l'a pas lâché avant la fin.

Avoir pu, modestement, collaborer à cette création artistique et, en particulier, avoir pu avec mon mari, chanter parmi les choristes, en France, en Pologne, à Rome, au Canada, reste pour nous un sujet d'infinie reconnaissance. « *Oui, Dieu est vivant ; c'est Lui, le Père tout-puissant et l'homme est Son enfant.* »

L'aventure de l'Oratorio pour notre temps n'en était qu'à ses débuts. Aujourd'hui, plus de trente-cinq ans après, il y a encore des personnes que cet oratorio inspire et qui mettent tout en œuvre pour le produire. Dieu soit loué ! C'est avant tout Son œuvre pour proclamer des vérités éternelles et réveiller un tant soit peu nos cœurs endormis...et, espérons-le, pour apporter, par la musique, quelques petits germes de vérité, de chaleur et de fraternité humaine dont

le monde a tant besoin. Si chacun balaie devant sa porte, toute la rue sera balayée mais chaque coup de balai est indispensable.

Le début de l'aventure

*L'artiste ne crée pas selon les critères du beau,
mais selon une nécessité intérieure.*

Arnold Schoenberg, compositeur

Félix L.

Nous nous mettons au travail. Dès le départ, je constate que nos idées se complètent naturellement, sans difficulté. Au fur et à mesure que Françoise écrit les paroles des chants, je compose les mélodies correspondantes. En fait, il me faut, tout d'abord, avoir une claire conception de l'œuvre à écrire : forme, style, orchestration. Après réflexion, je prends plusieurs décisions : j'écrirai sous le sceau de la sincérité. Il n'est pas question d'imiter tel ou tel compositeur, telle ou telle école, mode, tendance.

Je laisserai parler mon instinct musical, tel qu'il s'est formé au cours des années, par mon activité de jazzman d'abord, puis par la découverte d'autres horizons. Je donnerai la priorité au texte, la musique en sera le vecteur et le soutien. Enfin, je veux essayer d'écrire une orchestration accessible aux bons musiciens amateurs ou étudiants de conservatoire. C'est un parti pris réaliste conditionné par l'espoir de faire exécuter cette œuvre le plus souvent possible et tenant compte de notre manque de moyens de tous ordres.

Ce sera un oratorio, la forme qui me semble la plus adéquate pour notre projet. L'oratorio, né vers 1700, en Italie, à la même époque que l'opéra ne s'en différencie que par le sujet, religieux, et l'absence de décors et de costumes.

Je travaille dans un petit studio que j'ai construit de mes propres mains avec l'aide de mon père dans notre jardin à

Angres, il y a quelques années. Là, le silence est garanti, condition nécessaire pour se concentrer. Je mets en musique tout d'abord les différents chants. Quand Françoise me livre un texte, je le lis et m'en imprègne. Au bout d'un certain temps, une mélodie émerge peu à peu en moi. Elle prend forme, je l'affine, elle s'impose.

Quelquefois, pris de doute, je cherche une autre expression, mais généralement, cette première inspiration est la bonne. Il arrive que l'attente soit longue et même, que rien ne se passe ce jour-là ; mais, je ne m'impatiente pas.

Dès le début de ce travail, je sens un état de grâce m'habiter. Je suis heureux d'être là, à composer pour la gloire de Dieu et transmettre le message de l'Évangile. C'est la première œuvre de cette dimension que j'entreprends.

Quand un certain nombre de chants sont au point, nous les chantons devant quelques amis pour un premier test. L'effet produit nous étonne et leurs encouragements nous stimulent. Ni Françoise, ni moi n'avions jamais imaginé écrire, un jour, un oratorio ! Nous avons le sentiment d'être engagés dans une aventure qu'il nous faut mener jusqu'au bout malgré notre expérience limitée dans ce domaine.

Au bout d'une année de travail, l'orchestration pour cinq instruments terminée, l'occasion nous est donnée d'une première exécution à la session de Noël à Caux. Pendant que Françoise se trouve en Inde, je réunis une trentaine de choristes, de différents pays et quatre solistes : Michel Orphelin chante le rôle de *l'Homme*, Michèle Waille, celui de *la Femme*, notre fille aînée, Sylvie, *l'Enfant*. Dans cette première version, la partie de *Jésus* n'est pas chantée, mais déclamée par Charles Piguet. Une orchestration simple pour orgue, violon, flûte, trompette et percussions enrobe le texte. L'exécution a lieu dans la petite église catholique ; l'émotion est profonde dans le public et chez les exécutants.

Le lendemain, Théophile Spoerri, professeur à l'université de Zurich, exprime sa vision pour l'avenir de cette œuvre en termes profonds et empreints d'espérance.

Cette première représentation me permet de tirer quelques leçons. Je décide, aussi, de demander conseil auprès de quelques compositeurs expérimentés. L'un d'eux, Emile Damais, me recommande d'écrire pour un orchestre symphonique complet. Finalement, j'opte pour une orchestration comprenant les cordes, quatre bois, trois cuivres, les percussions et l'orgue, environ vingt-cinq musiciens. Les chœurs seront diversifiés, allant de l'unisson aux quatre voix mixtes ; le rôle de *Jésus* sera chanté, accompagné uniquement à l'orgue.

Commence alors un long travail d'écriture qui me prendra environ une autre année. Au fur et à mesure de l'avancement du projet, je sollicite et reçois l'aide de différents collègues amis : Jacques Burel écrira l'accompagnement à l'orgue de trois chants et dirigera la première représentation de la nouvelle version à Caux.

A Londres, je vois William Reed, compositeur de grand talent, qui me donne quelques conseils pour l'orchestration. Plus tard, il en écrira une réduction pour piano. Enfin, je dois à Waldemar Smith, compositeur norvégien, à l'esprit libre et plein d'humour – il prétendait être le seul végétarien au monde à manger de la viande – d'avoir trouvé ou retrouvé une entière confiance dans mes moyens et dans ce que je faisais. Waldemar m'a dit un jour : « *En musique, mon maître c'est mon oreille et non pas des règles ou des modes.* » Oui, écrire comme on le sent, comme on l'entend, comme cela nous est donné.

A cette époque, les photocopieuses n'existaient pas. Il fallait donc tout écrire à la main, aussi bien la grosse partition de direction que celles de chacun des instruments. Que soient remerciés tous ceux qui ont aidé à noircir des portées et produire toutes ces partitions: Meili Gillison, Michel Machin, Marielle Thiébaud et d'autres.

Au cœur du pays minier

*Tous mangèrent à satiété, et l'on ramassa ce qu'ils
avaient eu de reste : douze couffins de morceaux !*

Luc 9, 17.

Félix L.

La première en France a lieu dans le Pas-de-Calais, en mars 1974, en l'église Saint-Wulgan de Lens. Cette paroisse est animée par un bon groupe de jeunes gens dont beaucoup viennent de rencontrer le mouvement charismatique. Présenté par mon ami Raymond Gerlach et en présence du curé, je leur propose de monter l'oratorio. Ils acceptent et nous fixons une date pour la représentation. Avec un délai de quatre mois environ, il me faut former un chœur dont ces jeunes seront l'élément dynamique, trouver quatre solistes et entre vingt et vingt-cinq musiciens, tous amateurs et bénévoles car je ne dispose d'aucun moyen financier.

Cette façon de lancer un projet deviendra habituelle dans toutes nos opérations futures. Avec le groupe responsable d'une paroisse, dans la foi, fixer une date et ensuite prier et travailler pour réunir les moyens nécessaires. Ainsi, un petit noyau de choristes, au fur et à mesure des répétitions, se multiplie, comme les cinq pains et les deux poissons sont devenus la nourriture pour une multitude. Certes, chaque représentation suppose un travail de préparation intense, mais aussi, nous apprenons, peu à peu, à compter sur le Seigneur pour pallier tous nos manques et nos limites.

Les répétitions du chœur commencent très vite à raison de deux heures par semaine. L'enthousiasme est là ; mais les compétences musicales, à part deux choristes, sont maigres.

Les voix sont rugueuses, criardes et la justesse relative ! A la première répétition, la tentation du découragement me traverse l'esprit ; mais pas longtemps ! Je m'accroche et fais travailler surtout les hommes séparément. Une choriste compétente fait répéter les femmes. Puis nous réunissons les deux groupes pour les faire chanter ensemble. Au fil des répétitions, les choses se décantent, les voix s'affinent et deviennent plus justes. Je recherche des musiciens qui voudront bien tenter l'aventure gratuitement en respectant le caractère engagé de l'oratorio sur le plan de la foi. Je trouve assez facilement les cuivres et les bois, le percussionniste et l'organiste. Les cordes, par contre, ne pullulent pas dans cette région minière où les nombreuses fanfares et harmonies génèrent surtout des trompettistes, flûtistes, bref tous les instruments à vent. Je réussis finalement à réunir cinq violonistes, deux altistes, deux violoncellistes et un contrebassiste. Celui-ci, mineur de fond, silicosé, a une puissance de jeu peu commune et remplit parfaitement son rôle. Enfin, les quatre solistes seront Anna Parus pour *la Femme*, notre fille aînée Sylvie pour *l'Enfant*, Michel Orphelin pour *l'Homme* et un jeune de la paroisse, Gérard Szymanski dans le rôle de *Jésus*.

Un dimanche a lieu la première répétition de l'orchestre seul. J'ai un trac fou car je n'ai jamais dirigé tant de musiciens et, de plus, je me demande comment sonnera ma composition et comment l'accueilleront ces instrumentistes, expérimentés bien qu'amateurs. Ginette a préparé des gâteaux et du café pour agréments les moments de détente. Dans l'après-midi, un petit incident se produit : je décèle une fausse note chez le clarinetiste, un mi bémol un peu trop bas. Le musicien est surpris, confus. Il semble que ce soit une clé de son instrument qui soit la cause de l'altération du son. L'instrument réparé rapidement, la répétition continue, mais je sens que les musiciens ont apprécié mon discernement et m'écoutent avec plus de considération. Quant à moi, au fur et à mesure que nous progressons dans la mise au point de la

partition, je sens grandir ma confiance : je maîtrise le jeu et la cohérence de tous les instruments et l'orchestration sonne bien comme je l'ai imaginée.

Le dimanche suivant, la répétition générale, avec les quatre solistes, tout le chœur et l'orchestre, est un moment de grande émotion et de joie. Tout ce monde réuni chante et joue avec conviction à la gloire de Dieu, découvrant en même temps que moi l'oratorio dans sa forme achevée. Nous nous rapprochons du Ciel, les yeux brillent et quelque chose de puissant est en train de naître.

La première, quelques jours après, annoncée par la presse, rassemble un bon public dans cette église Saint-Wulgan, en plein quartier populaire. L'exécution est parfaitement maîtrisée, avec un côté plus solennel qu'à la répétition. Dans la troisième partie de l'oratorio, en réponse à *l'Homme*, personnage sceptique, niant l'existence de Dieu, deux choristes, un ingénieur des mines et une ouvrière d'usine, témoignent de leur expérience de foi. Ces témoignages authentiques, issus de la vie réelle relient la fiction de l'œuvre à la réalité. Pour cette première représentation, nous avons demandé au public de ne pas applaudir à la fin. Cette pratique sera abandonnée par la suite et nous laisserons les auditeurs témoigner leur appréciation par leurs applaudissements.

Quelques jours plus tard, j'apprends qu'à la fin du concert, une femme a décidé d'interrompre la procédure de divorce intentée envers son mari et d'essayer de sauver son foyer ; qu'un jeune entreprend, le jour même, de se libérer de la drogue pour sauver sa vie. Oui, les gens ont été profondément touchés et, sans doute, bien des choses se sont passées dans le secret des cœurs.

Les choristes et les musiciens ne demandent qu'à recommencer. Nous organisons d'autres représentations, à l'église Saint-Martin de Liévin, à Nœux-les-Mines... En novembre 1974, nous nous déplaçons en région parisienne : à Boulogne-Billancourt (église Sainte-Cécile), à l'Isle-Adam, à Persan-Beaumont.

Chaque représentation demande une organisation relativement complexe. Il y a d'abord des choristes du lieu à recruter et à former en plusieurs répétitions. Les anciens viennent nombreux soutenir le groupe local, ce qui suppose transports et repas à prévoir. Il faut aussi recruter les musiciens, amateurs et bénévoles ; ceux de la région parisienne ne sont pas les mêmes que ceux du Pas-de-Calais. Au cours de ces premières représentations, Sylvie, notre fille aînée tient toujours le rôle de *l'Enfant* et Michel Orphelin, un artiste professionnel de grande valeur, qui se consacre entièrement à ce travail d'annonce de l'Évangile par des moyens artistiques, celui de *l'Homme*. Son épouse, Marie-José, violoniste, vient très souvent renforcer le pupitre des cordes.

Pendant longtemps encore, je dirige l'ensemble des exécutants. Plus les concerts se succèdent, plus j'acquiers de l'assurance, de l'expérience et ma conviction pour cette œuvre grandit. En le composant, je me disais quelquefois que, sans doute, après deux ou trois représentations, cet oratorio serait remisé au placard d'où il ne sortirait que pour quelques grandes occasions... ou même, qu'il n'en sortirait plus du tout ! Mais, étonnés et reconnaissants, nous ne pouvons que constater que les fruits sont là : toute une gamme de réactions positives dans le public, comme chez les exécutants.

Nous n'avions pas prévu cela ou plutôt, nous n'avions pas osé l'espérer ! En fait, nous avons créé, grâce à Dieu, un outil qui semblait parler au plus profond de chacun et il en résultait un impact spirituel, variable selon les personnes, mais évident. Dès lors, nous nous sentirons appelés à continuer.

33 tours et puis s'en vont...

Félix L.

En 1976, l'idée de production d'un disque 33 tours s'impose car, à chaque concert, des auditeurs veulent réécouter l'oratorio chez eux et le faire découvrir à d'autres. Pour financer l'opération, nous décidons de lancer une souscription qui nous permettra de réunir les fonds nécessaires. Un technicien du son offre de réaliser l'enregistrement gratuitement ! Le théâtre de Caux en sera le lieu. Jean Daetwyler, chef d'orchestre et compositeur suisse de renom, accepte de diriger l'ensemble. Des musiciens de France, de Suède, de Suisse et, même un remarquable hautboïste d'Irlande sont invités et donnent leur accord. Moi-même, j'assurerai la partie de première trompette.

Mais, huit jours avant l'enregistrement, malgré mes recherches et celles de Jean Daetwyler, nous n'avons toujours pas trouvé l'interprète du rôle de *Jésus*. C'est alors, qu'un soir, je suis conduit à rencontrer Jacques Deregnaucourt, un violoniste de talent, lui-même impliqué dans l'opération, qui m'indique les coordonnées de Patrick Membré, baryton. Je le vois le lendemain chez lui. Deux jours après, ayant pris connaissance de la partition, il accepte le rôle. C'est le début d'une longue collaboration avec ce « *Jésus* » tombé du ciel ! Le microsillon est édité par nos soins, quelques mois plus tard, un vinyle double avec une magnifique pochette dessinée par un jeune Suisse, Jean-Marc Duckert.

Aux antipodes

Au grand large !

Félix L.

Depuis quelques années, nous nous étions liés d'amitié avec une famille d'enseignants anglais, Geoffrey et Agnes Warrington. Leur fille aînée, Ruth, venait volontiers chez nous, passer une ou deux semaines de vacances afin de se perfectionner dans la langue française. C'est au cours de ces séjours qu'elle eut l'occasion de participer comme choriste à quelques concerts de l'oratorio en France. En 1976, la famille Warrington émigre en Australie. L'année suivante, vers le mois de mai, Ruth nous téléphone en disant en substance : « *Nous allons monter l' « Oratorio pour notre temps » dans notre ville de Toowoomba, le 27 juillet prochain. Nous vous invitons, Ginette et vous, à venir en Australie à cette occasion. Nous paierons le voyage.* » Tout excité par cet incroyable message australien, je vais trouver Ginette qui est au lit avec une bonne grippe. Quand je lui fais part de la proposition de Ruth, elle gémit : « *Non, je ne veux pas partir si loin ; je ne veux pas quitter mes enfants !* » Il est vrai que ce voyage aux antipodes supposait une séparation de plusieurs semaines avec nos quatre enfants. Mais l'argument de Ruth était que la présence du compositeur donnerait à son projet une plus grande dimension, un plus grand écho dans les médias. Après quelques jours de réflexion, nous sentons qu'il est important d'aller aider nos amis australiens. Ma belle-mère s'occupera de nos enfants, en notre absence. Sylvie nous encourage à partir ainsi que ma sœur Irène et d'autres amis.

Nous décollons le 20 juillet de l'aéroport de Roissy et, après deux escales et vingt-huit heures de vol, atterrissons à Sydney. Un autre avion nous conduit à Brisbane où nous attendent Agnes Warrington et un jeune ami de la famille, Ron Lawler. Ils nous emmènent en voiture jusqu'à Toowoomba. Pendant les cent vingt kilomètres de cette dernière étape de notre voyage, nous essayons de regarder le paysage car notre curiosité est vive. Mais, au bout de quelques minutes, nous sommes terrassés par un sommeil irrésistible, ayant très peu dormi dans l'avion.

La famille Warrington habite une confortable maison en bois, comme le sont la plupart des constructions individuelles en Australie. Dans le jardin, un oranger offre des fruits succulents. Dans les arbres, parfois, un oiseau étrange, le koukoubara, nous fixe de son regard noir avant de déguerpir.

Nous découvrons ce pays-continent : le « bush » (immenses territoires à la maigre végétation), ses villes de style européen ou américain, ses habitants chaleureux et décontractés.

Mais nous sommes venus pour soutenir pleinement l'opération « oratorio » dont Ruth est l'initiatrice et l'âme. Elle a réussi à mobiliser le maire, l'évêque et toute une série de responsables locaux. Le jour de notre arrivée, la radio annonce notre venue. Le lendemain, notre photo paraît dans le journal régional. Bref, la publicité est lancée.

La foi de Ruth

*Si vous aviez de la foi gros comme un grain de sénevé,
vous auriez dit au mûrier que voilà : déracine-toi et va te
planter dans la mer, et il vous aurait obéi.*
Luc 17, 6.

Félix L.

Nous découvrons que nos hôtes ont emprunté à la banque une certaine somme d'argent pour couvrir les frais de l'opération, y compris le prix de notre voyage. Ils l'ont fait dans la foi que Dieu pourvoit pour ce qu'Il ordonne ! Dans les premiers jours, un matin, nous rendons visite à l'évêque, Bishop Kelly. Je lui raconte l'historique de l'oratorio, pourquoi nous l'avons écrit, notre conviction que c'est un outil de transmission du message de l'Évangile qui porte des fruits. L'après-midi de cette visite, Ruth reçoit un coup de téléphone de l'évêque qui lui annonce sa décision de faire un don de 500 dollars pour ce projet. C'est ainsi que, durant notre séjour à Toowoomba, il y aura toute une série d'initiatives, garden-parties, ventes et dons pour alimenter les finances de cette opération. Quand tout sera réglé, il restera 18 dollars en caisse !

Ginette tient un journal qui relate tous les événements qui jalonnent notre séjour. En le relisant, on constate que Ruth et ses parents ont prévu pour nous un programme de ministre ! Nous sommes invités dans de nombreux foyers pour un repas ou un thé et visitons différents lieux intéressants : le parc national de Ravensbourne avec sa magnifique forêt tropicale, l'université de Toowoomba ; réception à l'Alliance française, accueil et jam-session au club de jazz de la ville,

garden-parties pour alimenter les finances de l'opération « oratorio », visite d'une ferme isolée dans la nature, tenue par un couple de jeunes Français, Michel et Bernadette Delamare, causerie sur l'éducation musicale en France donnée par Félix à l'université de Brisbane ...

Voici quelques extraits du journal de Ginette :

Ginette L.

Lundi 25-07-77

Décidons de me faire, dans un tissu bleu avec des violettes, une jupe longue pour le concert. C'est Agnes qui fait tout avec une rapidité étonnante. A 11 h 00, interview à la télévision. Le journaliste pose plusieurs questions :

– *Est-ce que votre oratorio a été écrit dans le style de « Jésus-Christ Super Star » ?*

– *Mon oratorio n'a rien à voir avec « Jésus-Christ Super Star » . C'est néanmoins une œuvre moderne, mais reliée à la tradition classique.*

– *Quel est le message de l'oratorio ?*

– *Dieu est vivant à notre époque, comme Il l'est de toute éternité. Quand l'homme écoute et obéit, Dieu lui parle et Dieu agit.*

Vendredi 29-07

Le grand jour ; grande effervescence dans la maison. Ruth arrive avec une boîte pleine d'argent : une choriste, Mrs Custance, a organisé un repas et récolté deux cent trente dollars. Il y avait là beaucoup de parents d'élèves de l'école où Ruth travaille comme institutrice.

A 19 h 00, un taxi nous conduit à la cathédrale Saint-Patrick où la répétition générale bat son plein sous la direction de David Snape, jeune chef d'orchestre de 24 ans. Félix a eu la pensée de s'excuser publiquement, devant les choristes et les musiciens, d'avoir « *un peu bousculé verbalement* » David lors d'une répétition. Il s'excuse aussi pour le cas où il aurait indisposé quelqu'un par son attitude.

Protestations du chœur, mais John le contrebassiste remercie Félix pour ses excuses...

Ensuite, nous attendons 20 h 00, dans la maison des prêtres. Les Warrington, apparemment très calmes, prennent une tasse de café. Bishop Kelly, nous rejoint, très simple : manteau noir, pas très neuf et chaussures usagées.

Une dame du chœur me fait remettre un bouquet de violettes entouré d'un papier dentelé blanc. Curieusement, il y a des violettes sur ma robe et, aussi, sur les tasses du presbytère !

A 20 h 00, nous entrons dans la cathédrale. Un maître de cérémonie accueille les arrivants et les place. Au premier rang, rangée de chaises pour les personnalités. Félix et moi sommes assis à la gauche et à la droite de l'évêque. Des hommes ont construit de leurs mains une immense croix en bois qui domine le chœur et l'orchestre, devant laquelle, à la fin de la première partie, viendra s'agenouiller l'Enfant en signe du don de sa vie au Christ.

Visiblement, la représentation en version anglaise de *the Oratorio for our time* est un événement majeur dans cette ville. La soirée commence par une excellente introduction de Mr Harding, journaliste de la radio. A un certain moment, Mgr Kelly nous tire par la manche pour nous faire lever et nous saluons tous les deux le public, sous les applaudissements. David Snape prie à genoux dans un coin. Il est certainement très ému car c'est sa première expérience de direction d'un oratorio. Le concert commence et le miracle se produit une fois de plus. L'exécution est excellente. Quel contraste avec la répétition ! Chacun se donne à fond. « Jésus » chante comme jamais, avec une sincérité évidente. Le hautbois, soutenu par les prières de Ruth et d'autres, ne se trompe pas une seule fois !

A la fin, la croix reste illuminée un long moment. Félix donne l'accolade à David qui semble heureux et ému. Les félicitations fusent de toutes parts. L'oratorio a gagné les cœurs.

Un choriste, Mr Rogers, fait ses excuses à Ruth. La première fois qu'elle lui avait parlé de son projet, il lui avait demandé :

- *Avez-vous une chorale ?*
- *Non*
- *Avez-vous un orchestre ?*
- *Non, mais j'avance dans la foi.*

Réponse de Mr Rogers : *Ce n'est pas de la foi, mais de la folie !*

Il lui dit maintenant : *Ce n'était pas de la folie, mais de la foi !*

Sa femme, qui a également chanté dans le chœur, a trouvé une foi nouvelle.

Monseigneur Kelly exprime sa satisfaction et son souhait que d'autres représentations aient lieu en Australie.

La mère d'une élève de Ruth : *Ce que j'aime dans l'oratorio, c'est que le texte est écrit par des gens ordinaires et la musique n'est pas compliquée.*

Un élève de 12 ans : *J'ai aimé la musique, le chœur, la mise en scène et le message que vous avez essayé de faire passer.*

Un professeur de musique : *Ce qui m'a émue, c'est que des talents et des personnalités aussi variés aient pu être réunis.*

Une amie d'Agnes téléphone et raconte qu'en se couchant, la musique de l'oratorio chantait dans sa tête. Le lendemain, en se réveillant, elle a senti une grande paix dans son cœur et son attitude envers la vie a changé.

Une autre dame téléphone à Ruth, le lendemain, en disant que l'oratorio a renouvelé sa foi.

Sœur Virginia, de Lourdes-Home, remercie, dans une lettre, pour la joie spirituelle que lui a donnée la représentation « splendide » de l'œuvre : *Je suis bien sûre que les gens qui étaient là ont emporté le message avec eux. L'évêque était très impressionné par l'énergie et la ténacité de Ruth pour réaliser ce projet merveilleux. Louons Dieu pour cela et, spécialement, pour les jeunes qui étaient là ! Pour moi, c'était une expérience de joie et de paix profondes qui rayonnaient*

pendant toute la représentation. La simplicité et la solennité de la mise en scène mettent l'accent sur l'importance de la croix, centre de toute création et rédemption. Les solistes et l'enthousiasme de la chorale qui chantait de tout son cœur, les nuances dans les chants, ont créé une atmosphère glorieuse dans laquelle nous avons baigné comme des enfants de Dieu.

Samedi 30-07

Excellente critique dans le journal, ce matin. Résultat de la quête : plus de 500 dollars. Tous les frais, y compris ceux de notre voyage, sont couverts. Nous voilà rassurés.

Vendredi 12-08

Nous quittons Toowoomba avec la famille Warrington et Ron Lawler pour Moorichidoo, petit village au bord de la mer où des amis leur prêtent une maison spacieuse. Bains, promenades, détente après ces journées chargées.

Lundi 15-08

Nous quittons nos amis Warrington après un petit déjeuner où nous partageons mutuellement tout ce que ces jours nous ont apporté aux uns et aux autres. J'ai bien du mal à retenir mes larmes au départ. Agnes me serre sur son cœur comme une mère.

Ron Lawler nous conduit à l'aéroport de Brisbane où nous prenons l'avion pour Canberra. Nous y sommes attendus par Mr et Mrs Thwaites. Comme nous ne nous connaissons pas, Mrs Thwaites brandit un disque du « Basset »*, comme signe de reconnaissance. Nous logeons chez les Coffey. Heureusement, Mrs Coffey comprend bien le français ; lui, pas un mot. Il y a aussi Masami, une jeune japonaise qui séjourne là pour apprendre l'anglais.

* *Le Basset : chanson composée par Félix L. pour ses élèves*

Mardi 16-08

Nous déjeunons avec l'Attaché Culturel de l'Ambassade de France, M. Goeldener, dans un restaurant de style provençal, tenu par un Français, « Chez Paul ». Le début est difficile, car il ne s'intéresse pas à l'oratorio. C'est l'éducation qui sera le terrain d'échanges motivés. M. Goeldener nous fait visiter une école maternelle franco-australienne où les enfants parlent l'anglais, le matin et le français, l'après-midi.

Mrs Kim Beazley, épouse d'un député, ancien ministre de l'Éducation, nous fait visiter le Parlement. On nous introduit dans la salle des débats. Le président et ses assesseurs portent la perruque. Les députés s'inclinent pour les saluer, avant de partir. Nous prenons le thé avec son mari. Mrs Beazley prend soin de nous ; elle parle lentement afin de nous aider à comprendre et nous comprenons tout.

A 18 h 00, soirée en notre honneur chez nos hôtes, les Coffey. Une quinzaine de personnes, dont Mr Griffith et sa femme. Il est le bras droit, le conseiller du Premier Ministre. M. Preca, président de l'Alliance Française, traduit pour Félix qui rend compte de ce que nous avons vécu à Toowoomba. Cela soulève un grand intérêt chez les personnes présentes. Soirée inspirante.

Mercredi 17-08

Nous visitons le « Memorial », impressionnant musée dédié au souvenir des morts des guerres 14-18 et 39-45. Certaines photos montrent des soldats australiens, pendant la Grande Guerre, en position dans des villages du Pas-de-Calais.

Déjeuner chez les Thwaites qui nous conduisent à l'aéroport où nous prenons l'avion pour Melbourne. Nous y sommes magnifiquement reçus à « *Armagh* », centre du Réarmement moral en Australie. Spencer et Martine Brown, des amis de France, sont là avec leur petite fille, Carmen. Dans la maison, des jeunes japonais, chinois, papous et d'autres nationalités, suivent un cours de formation.

Soirée avec une centaine de personnes. Félix et moi parlons de l'opération de Toowoomba et on écoute quelques extraits de l'oratorio. Vif intérêt.

Vendredi 19-08

Interview pour la radio avec M. Jezekiel, responsable de l'Alliance française. Martine et Spencer nous offrent un didjeridoo, flûte aborigène très primitive.

Samedi 20-08

Départ de Melbourne pour Sydney où nous attendons longuement le vol pour la France. Escale à Singapour où Félix achète une sculpture en bois, un guerrier, pour un prix dérisoire. Il l'aime beaucoup. Il est vrai qu'il ressemble tout à fait au genre de bonhomme qu'il dessine parfois.

Le lendemain, nous survolons la Grèce ; les îles se découpent sur la mer sous un magnifique soleil. Une mer de nuages nous empêche de voir les Alpes... Fait-il beau ?

(fin du journal de Ginette)

Freudenstadt

C'est en pardonnant que l'on reçoit le pardon...
saint François d'Assise

Françoise C.

Freudenstadt est une ville de cure réputée en Allemagne et représente un lieu emblématique pour des millions de personnes dans le monde qui ont connu Frank Buchman ou qui ont été influencées par sa pensée. C'est en effet à l'hôtel Waldlust (« joie de la forêt ») qu'il aimait venir se reposer et se ressourcer, dans ce bon air de la Forêt Noire, au milieu des épicéas. Alors qu'il se promenait dans ces bois en 1938, l'année où tous les pays européens réarmaient militairement, une pensée s'impose à lui : *Ce dont le monde a vraiment besoin, c'est d'un réarmement moral et spirituel.*

Les mots convenaient parfaitement pour l'époque. Ils ont stimulé de nombreuses personnes dans des situations multiples et dans le monde entier, créant en quelques décennies un réseau fraternel d'hommes et de femmes de différentes religions ou classes sociales, rapprochant les tribus ennemies, les familles désunies, les pays.

C'est là que Frank Buchman se fait conduire en 1961 quand il sent sa fin approcher. Il y meurt en prononçant ces paroles : *J'aimerais que le monde soit dirigé par des personnes qui laissent Dieu diriger leur vie.* Le chemin derrière l'hôtel porte désormais son nom : le *Frank Buchman Weg*.

Hélas, les guerres n'ont pas épargné ce lieu privilégié de Freudenstadt (« ville de la joie »). Oradour-sur-Glane reste une page tragique dans les mémoires françaises : toute une ville anéantie par la barbarie de quelques Allemands, au fin

fond du Limousin, désormais conservée en l'état de ruines pour montrer jusqu'où peut aller l'horreur. D'autres villes françaises ont subi le même sort, comme Gérardmer dans les Vosges. Et Freudenstadt a payé le dur prix de la vengeance et des représailles du bombardement de Gérardmer. Elle fut entièrement détruite par un bombardement aérien français.

En octobre 1961, à Freudenstadt, lors d'un spectacle musical chinois, « le Dragon », évoquant la naissance de réconciliations en Asie, j'ai pu être témoin de paroles merveilleuses. Le silence s'est imposé lourdement quand le général français Marcel Carpentier a présenté ses excuses publiques. C'était lui qui était alors au commandement des troupes françaises dans cette région. Irène Laure à son tour a demandé pardon pour sa haine de l'Allemagne. Tous deux ont parlé de la nouvelle unité franco-allemande comme base de l'unité de l'Europe. Au milieu de cette grande place admirablement reconstruite, pleine de monde, avec des spectateurs aux fenêtres des maisons à arcades, les tonnerres d'applaudissements qui ont suivi ces excuses ont à jamais scellé une page d'histoire. Seul le pardon peut briser le cycle infernal de la haine.

Félix L.

Je n'ai pas connu Frank Buchman personnellement. Cependant, à Caux, j'ai participé à deux ou trois conférences qu'il animait avec beaucoup d'humour et de profondeur spirituelle. Par son action, son exemple et les idées qu'il répandait avec des équipes d'hommes et de femmes qu'il avait su entraîner sur le chemin du changement et de l'engagement, cet homme a eu une influence radicale sur la vie de milliers de personnes sur tous les continents. Je suis l'un de ceux-là. Les pensées qu'il exprimait étaient comme des trouées de lumière dans la grisaille du monde.

J'ai lu la plupart de ses discours et certains, plusieurs fois. J'étais fasciné par l'idée que Dieu pouvait parler à des

hommes ordinaires comme moi et les conduire tout au long de leur vie. Idée qui a suscité, dans mon cœur, une immense espérance.

Frank Buchman était né en 1878 à Allentown, aux Etats-Unis. En 1978, on célèbre le centenaire de sa naissance. Différentes manifestations sont programmées à Freudenstadt. Les organisateurs nous demandent de donner une représentation de l' « Oratorio pour notre temps ». Elle aura lieu dans l'église construite au XVIIe siècle avec ses deux nefs en équerre, autrefois l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes.

Les choristes et les solistes viennent de France, de Suisse, d'Angleterre. La partie instrumentale est assurée par l'orchestre symphonique de Fribourg-en-Brisgau que je fais répéter dans sa ville, la veille de la représentation.

La magnifique église est comble ; beaucoup de délégations sont venues de tous les continents.

L'exécution de l'oratorio est un reflet de la communion d'esprit qui règne dans l'église. Trois des solistes, le chœur et l'orchestre sont à la croisée des deux nefs. Pierre Levet qui chante le rôle de Jésus se tient près de l'orgue, à la tribune, dominant l'assistance. Le concert est suivi d'un silence profond puisque nous avons souhaité qu'il n'y ait pas d'applaudissements. Après quelques secondes de recueillement, je me retire par l'allée centrale vers la sacristie. Passant à côté d'un ami suisse, je l'entends murmurer : « Félix ». Je continue mon chemin. Ce n'est que quelques semaines plus tard que j'apprends qu'il s'était senti guéri de sa dépression.

Le lendemain, dimanche, le culte dans cette même église, en souvenir de Frank Buchman, est conduit par le pasteur noir Kanodereka, qui sera assassiné par des fanatiques quelque temps après, dans son pays, le Zimbabwe.

John Littleton

*Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères
sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots.*

Martin Luther King

Félix L.

A l'Ecole Normale d'Instituteurs où je travaille depuis quelques années, un collègue me suggère de présenter une œuvre au concours organisé par l'Académie des Arts et des Lettres d'Arras. J'envoie donc une partition et un enregistrement de l' « Oratorio pour notre temps » au comité responsable. Au mois d'avril 1979, au cours d'une séance solennelle, le palmarès est annoncé : je reçois la médaille d'or, qui n'avait pas été attribuée depuis plus de quinze ans !

Cette distinction m'incite à demander à la ville d'Arras de financer une représentation de l'oratorio, ce qui m'est accordé.

Il me reste tout le travail d'organisation. D'abord le lieu ! J'assiste à un concert et j'y rencontre un élève normalien à qui je confie la nouvelle et ma recherche. Il me répond : « *Mais c'est ici à Saint-Sauveur qu'il faut donner votre œuvre ; il y a une très bonne équipe de jeunes qui vont vous aider.* » Consulté, le curé, très ouvert et chaleureux m'offre l'hospitalité en son église. Disposant pour la première fois d'un vrai financement, je décide de frapper un grand coup. Je contacte John Littleton, chanteur noir américain, ayant fait souche en France où il poursuit une activité dédiée au chant religieux. Je lui propose le rôle de Jésus. Il accepte et nous fixons la date ensemble. Ce sera le 3 décembre 1979. Mais du coup, le budget double de prix. Je retourne à la mairie

pour en aviser l'adjoint à la culture ; et, généreusement, on me double la subvention qui permettra d'engager John Littleton !

Après les vacances d'été, j'entreprends de former un chœur et de recruter des musiciens pour l'orchestre ainsi que les autres solistes. J'espère que l'équipe des jeunes de Saint-Sauveur va me fournir la base dynamique de choristes. A la première répétition, ils sont une dizaine. Je les fais travailler. C'est assez laborieux mais je pense que, sans doute, ce nombre va s'accroître. La semaine suivante, ils sont encore une dizaine, mais ce ne sont pas les mêmes ! Et ainsi, pendant trois mois, je travaillerai avec ce groupe à géométrie variable.

Devant ce constat, j'essaie de mobiliser d'autres chorales auxquelles je rends visite pendant leurs répétitions pour plaider ma cause. Je leur donne rendez-vous pour une générale de choristes, une semaine avant le jour J.

Pendant environ deux mois, je n'aurai aucune garantie sur le nombre de ceux qui participeront au chœur de l'oratorio. Mais, le jour de la répétition générale, plus de cent quarante choristes se présenteront : ils ont appris les chants, sont disponibles et de bonne volonté. Les jeunes de Saint-Sauveur sont là aussi, mais perdus dans la masse.

Le jour de la représentation, l'église Saint-Sauveur est comble, près de mille personnes. Beaucoup sont debout dehors dans le froid. Au premier rang, le maire d'Arras et ses conseillers ; dans le public, plusieurs de mes collègues ; notre fille Marie chante le rôle de *l'Enfant*.

John Littleton, un *Jésus* de race noire ! Quelle dignité ! Quel talent ! Ce chanteur formé à l'école du jazz et du gospel, donne à la partition de Jésus une vie nouvelle faite d'inflexion, de liberté dans le rythme des phrases, révélant pleinement une extraordinaire musicalité.



Au Québec, Frère Bertrand Gendron et le groupe du Pas-de-Calais, 1995



En l'église Saint-Louis-des-Français de Rome, le cardinal Paul Poupard avec Françoise Chauchat et les solistes : Marie-Hélène Blondel, Judith Germain et Jean Bultel, 1997



En l'église Saint-Amé de Liévin (Pas-de-Calais), sous la direction de Marc Lajouanique, 2000



Guy et Françoise Chauchat, Orléans, 2000



Rodolphe Gibert à la baguette, Saint-Jean-de-la-Ruelle (Orléans), 2000



A Orléans (Saint-Pierre-du-Martroi), Patrick Marié dirige la première de la version 2 de l'Oratorio pour notre temps, 2004



Version 2 également, à Bapaume (Pas-de-Calais), sous la direction de Marcel Chapuis, 2006



En l'église du couvent des dominicains, à Lille, Patrick Coquerel dirige la version 1 pour 4 solistes, chœur et l'orchestre Sinfonietta des Flandres, 2007

Photo Simon Juskowiak

Au pays des Chevaliers

Soli Deo gloria...

Françoise C.

En 1979, Ian et Sheena Sciortino, Maltais, tous deux anglicans, que j'ai connus à Caux, ont magnifiquement parlé de l'oratorio et ont su intéresser Father Galea, le curé de la ville de Saint-Julian's, sa chorale et l'orchestre symphonique qu'il va diriger lors des deux représentations dans la version anglaise. La première dans la grande cathédrale des Chevaliers de l'Ordre de Malte de La Valette et l'autre dans l'église Saint-Julian's.

Je convie mes délicieux amis protestants orléanais octogénaires, Robert et Sara Favier, à m'accompagner à Malte. C'est la première fois que Robert et Sara prennent l'avion malgré leur grand âge. Ils ont le nez collé au hublot. Tout le monde croit qu'ils sont mes parents...

Après le concert, un laïc, engagé comme responsable d'une maison pour handicapés, me dit avoir été spécialement sensible à cette phrase qu'il vit tous les jours : « *Il a ôté mon cœur de pierre et m'a donné un cœur de chair.* »

Au moment des témoignages, Mgr Grech, un prêtre très connu, se réengage publiquement pendant le concert, au service de Dieu et de Son Eglise.

Un jeune employé de banque, Charles Aquilina, exprime comment la phrase de l'Evangile *Je te ferai pêcheur d'hommes* l'interpelle... Depuis, il a tout laissé pour partir sur les routes du monde dans le cadre d'Initiatives et changement.

Mais j'entends encore Sheena me dire, juste avant le concert : *Françoise, on dirait que tu t'appropries une certaine*

part de gloriole (en fait, j'arrivais et n'avais rien fait pour ce concert ; eux, oui, s'étaient beaucoup démenés). *Tout cela est-il à la gloire de Françoise Caubel ou pour la gloire de Dieu ?* Remarque si directe et si simple. Je ne me rendais pas compte. Les autres sont souvent plus clairvoyants sur nous que nous-mêmes ! Elle a dû sentir ma fierté mal placée. Nous marchions vers la grandiose cathédrale de La Valette. Je sentais, sous mes pas, les pavés foulés depuis des siècles par les Arabes, les Français, les Anglais, les Chevaliers de l'Ordre de Malte... Je ressentais les batailles livrées ici depuis longtemps au nom de la foi. Notre soirée s'inscrivait modestement dans une perspective qui nous dépassait. Je n'ai pu que demander pardon à Dieu et décider de refuser quelque succès que ce soit pour moi, de m'effacer à jamais pour Sa plus grande gloire à Lui ! Chaque fois que la tentation revient, je pense avec reconnaissance à Sheena et je rends à Dieu ce qui appartient à Dieu. Au fond, cela facilite les choses...

Une « sacrée » volte-face

*Ce qui est bon relie, conduit à l'amour,
ce qui est mal disjoint, conduit à la haine.*

Edgar Morin, écrivain et sociologue

Félix L.

Au moment où j'écris ces mémoires – en 2005 – l'« Oratorio pour notre temps » a été présenté plus de soixante fois, en France, dans différents pays d'Europe, au Canada et en Australie. Plusieurs milliers de choristes, des centaines de musiciens et de solistes, une quinzaine de chefs d'orchestre ont porté le message de l'œuvre et s'en sont nourris. Les fruits ont été nombreux ; certains nous sont connus, mais combien resteront dans le secret des cœurs. L'attachement et la fidélité de beaucoup des exécutants, comme ces choristes qui chantent l'oratorio depuis trente-cinq ans, sont une source d'émerveillement et de reconnaissance.

L'« Oratorio pour notre temps », depuis sa création, est une aventure dans la foi. Cette œuvre est née d'une idée, d'un souffle de l'Esprit et, bon gré mal gré, cet Esprit l'a guidée à travers le temps, les lieux, mais aussi dans les limites de la nature humaine, en particulier avec nos erreurs et nos peurs. Très souvent, une situation difficile se dénouait providentiellement. Comment ne pas recevoir cela comme une grâce, un signe, un « coup de pouce » de la Providence ?

En février 1981, il y a plus d'un an qu'aucune représentation de l'oratorio n'a eu lieu. Aucun projet, aucune demande ne se manifestent. L'œuvre n'intéresserait-elle plus personne ? Je me pose cette question quand, un jour, Yves Verhelle me téléphone : « *Monsieur Lisiecki, j'ai chanté votre oratorio, il y a presque deux ans, avec beaucoup de joie. J'espérais que*

nous remettrions cela, mais il semble qu'il n'y a rien de programmé ? Surtout, si une autre représentation se décide, prévenez-moi ; je vous téléphone au nom de tout un groupe de vos choristes. »

Ces paroles me vont droit au cœur et elles résonnent comme un défi et un encouragement. Je décide de « bouger ». Je vais voir l'adjoint au Maire pour la Culture de la ville de Lens que je connais bien. Je lui demande le soutien financier et logistique de la municipalité pour un concert en l'église Saint-Léger. Il me l'accorde dans l'instant et nous en fixons la date, le 16 mai !

En sortant de son bureau, je me rends au presbytère de l'église pour annoncer la nouvelle à l'abbé Jean-Pierre Muchery, prêtre de la paroisse. Mais, en chemin, je réalise que je viens de commettre une indélicatesse. Il aurait d'abord fallu le voir pour obtenir son accueil et son soutien avant de rencontrer l'adjoint au Maire. Ne risque-t-il pas, comme responsable de la paroisse, de se froisser à juste raison ? Tout en marchant, je fais une brève prière. Je trouve l'abbé dans la rue, devant le presbytère, en train de changer la batterie de sa voiture avec l'aide d'un jeune laïc, Philippe Barras. Je lui relate l'entrevue à la mairie et lui fais part de la décision. « *C'est ainsi que tu t'en vas régler les affaires religieuses à la Mairie ?* » me lance-t-il, avec un brin d'amertume. Il demande à Philippe : « *Regarde l'agenda ! Qu'y a-t-il de prévu le 16 mai ?* » Pendant que celui-ci feuillette l'agenda, il continue de m'exprimer ses réticences. Je l'écoute ... et je le comprends. Et voici que Philippe s'écrie : « *Regardez ce qu'il y a écrit à la page du 16 mai !* » L'agenda contient, pour chaque jour, un texte religieux ou philosophique. « *C'est une parole de St Paul !* » dit Philippe : « *Puisque vous ne voulez pas accueillir la Parole de Dieu, Je vais me tourner vers les païens. (Actes13-46)* » Immédiatement, sans plus réfléchir – est-ce une allusion aux païens ? – Jean-Pierre lance : « *Inch'Allah !* » Et là – c'est magnifique – en une seconde, il change complètement d'attitude ! Ce projet, c'est désormais le sien !

Il se met résolument à mes côtés. Il sera la cheville ouvrière, l'organisateur, le mobilisateur de l'oratorio, et, avec Philippe, il participera même au chœur. C'est aussi entre nous, le début d'une profonde et durable amitié.

La Belle province

C'est une langue belle ... qui porte son histoire à travers ses accents.

Yves Duteil

Françoise C.

En 1980, je reçois une lettre du Québec, de Marielle Thiébaud, notre très bonne amie suisse, la première à qui j'ai lu l'ébauche du tout premier texte de l'oratorio.

Elle a chanté à Caux, prêté sa voix à l'enregistrement du disque 33 tours, aux côtés d'autres amis suisses d'ailleurs. Et voilà qu'elle vient de faire entendre cet enregistrement de l'œuvre à des amis à Québec. Parmi eux, sœur Estelle-Marie Brunet, inspirée par ce qu'elle entend, rêve de représentations québécoises. Sa communauté des sœurs de Jeanne d'Arc, très ouverte, restera une source de prière pour toutes les années à venir, aidant sans aucun doute les projets à se réaliser.

Mais il faut laisser le temps aux projets de mûrir.

Entre temps, cerise sur le gâteau, comme diraient les Anglais car je pensais depuis longtemps que mon tour était passé, je me marie. Dieu nous aime bien au-delà de nos plus folles espérances. Guy Chauchat vient de perdre son épouse Yvette, de longue et douloureuse maladie et moi, mes deux parents que j'ai soignés pendant les onze dernières années de leurs vies. Nous nous sommes dit oui sans bien nous connaître. Les trois ans d'École nationale d'Horticulture de Versailles où nous avons étudié ensemble sur les mêmes bancs sont déjà loin ; nous ne nous sommes jamais perdus de vue, ne serait-ce que grâce aux nombreuses réunions que notre promotion organise très souvent.

L'amour de Guy est dès le départ pour moi le signe tangible de l'amour de Dieu et 22 ans après (en 2007), nous

reconnaissons avoir vécu de très belles expériences communes.

Guy et moi aimons nous rendre à Caux où nous sentons le monde entier vibrer. En 1989, nous y rencontrons une Québécoise Paule Charbonneau à qui nous parlons de l'oratorio. Le soir même nous nous isolons à quelques-uns pour une petite audition du 33 tours. Paule est conquise : « *La fermeté et la limpidité du message me touchent beaucoup. La musique stimule l'intériorisation...Je porte maintenant la responsabilité d'une Bonne Nouvelle à partager...* »

Paule, comme conseillère pédagogique et responsable pastorale, se dit avide « *de sources vives* » à faire connaître autour d'elle. Un déclic se produit...Nous correspondons ; elle nous invite, quelques mois plus tard, Guy et moi à venir au Québec pour intéresser des personnes à l'oratorio.

Quelle magnifique découverte nous faisons de ce grand pays et de ses habitants aux cœurs généreux ! Février est un mois idéal pour voir neiges et glaces, notamment les superbes sculptures sur glace dans les rues de Québec qui donnent lieu à un concours chaque année. La lumière qui se reflète et traverse toutes ces formes a quelque chose de magique...On nous dit aussi que c'est la meilleure époque pour voir les gens chez eux, bien au chaud. On nous initie à la cérémonie du « sas », où, en entrant n'importe où, vous vous déchaussez pour revêtir des chaussons moelleux, doux, chauds et de toutes les formes et couleurs, prémices de l'accueil chaleureux que vous allez recevoir à l'intérieur. L'amitié et la famille sont des valeurs importantes au Québec.

Très naturellement, nos amis de la Belle Province, rencontrés en d'autres occasions sur les routes d'Europe ou d'Asie, se passionnent pour l'oratorio : Jean et Céline Breton, Laurent et Lise Gagnon et tant d'autres. Nous tissons des amitiés pour la vie !

Nos amis organisent autour de nous plusieurs auditions du disque, occasions précieuses d'échanges profonds et vrais sur la foi, la vie et l'oratorio.

Paule se présente ainsi : *Nous avons en commun de devoir être des pèlerins, non pas des personnes arrivées, mais des personnes en marche, capables d'introduire le changement dans nos vies pour que la société soit plus belle, en commençant par nous-mêmes. Soyons au rendez-vous de Dieu !*

Nous rencontrons près d'une centaine de personnes venant d'une quinzaine de paroisses et de chorales, des musiciens, des prêtres, des religieuses. Alors que le message actuel de l'Eglise ne passe plus dans sa forme ancienne, ils trouvent tous dans l'oratorio une espèce de nouvelle formulation des vérités spirituelles éternelles.

La phrase de Frank Buchman, chantée au début de l'oratorio, vaut-elle pour le Canada : *Le monde attend anxieusement de voir ce que Dieu peut faire d'un pays qui lui soit entièrement donné, ce qu'Il peut faire en lui, par lui, pour lui, avec lui. Ce peut être ton pays.*

En mars 1990, notre premier séjour d'un mois au Québec s'achève ; tout semble en place pour un concert dans l'église St Denys autour de son curé, le Père Plamondon et de son organiste. Le rêve prendra corps autrement. Il faudra encore de nombreux actes de foi et des artisans passionnés ! Le Père Plamondon réussit à convaincre les quatorze paroisses de sa région de faire œuvre pastorale commune. Il dira plus tard : *Ce travail pendant un an a fait tomber les cloisons entre nos paroisses, a demandé beaucoup d'énergie et a suscité engagement et foi...*

Mais juste avant Noël 1990, le directeur artistique se désiste. Heureusement le père Xavier Vandermeersch, supérieur de la communauté du Montmartre canadien, musicien et chef de chœur, sent dans l'oratorio *l'Évangile vécu et proposé pour le monde d'aujourd'hui* et c'est lui qui va mettre en place les répétitions des quatre-vingt-cinq choristes de ces quatorze paroisses et de l'Université. Les dates des concerts sont prévues : 9 et 10 mars.

Quand début 1991, nous revenons cette fois avec Félix et Ginette, dans Québec, encapuchonnée de neige, toujours

aussi accueillante, nous réalisons l'extraordinaire aventure qui se tisse ici.

Toute une équipe est en place, inspirée par l'idée de « nouvelle évangélisation » de Jean-Paul II. De leur côté, Laurent et Lise, les chefs de projet, avec Paule, Céline et Jean et bien d'autres, cherchent des « commanditaires » pour parrainer l'énorme budget de 24.000 dollars. Ils engagent vingt musiciens, la plupart de l'orchestre symphonique de Québec, et quatre solistes professionnels. Nous sommes embauchés pour parler à la radio, la télévision, dans les églises et dans des groupes divers. Le 9 mars approche !

Les programmes sont dessinés et très élégamment mis en page par de jeunes étudiants dont ce sera le métier plus tard. La liste des commanditaires est impressionnante : plusieurs « caisses populaires », des assurances générales, Hydro-Québec (l'EDF local !) et quatre communautés religieuses. Leur générosité va permettre des concerts de qualité.

Mais les grandes portes tournent sur de petits gonds...Voilà qu'à la première répétition avec l'orchestre, on découvre que le superbe grand orgue de la chapelle du Montmartre canadien – ô combien précieux car construit entièrement de la main adroite de Xavier Vandermeerschen – n'est pas au même diapason que celui des instruments. Il va falloir régler chaque tuyau, petit ou grand, un à un. Il y en a 1800 ! Travail de longue haleine que Xavier fera avec Guy pendant une journée et demie.

A la baguette ! Dirigera, dirigera pas ?

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage !
Boileau, Art poétique.

Félix L.

Dès notre arrivée, Laurent, pour nous présenter et lancer la publicité, multiplie les rencontres : journalistes, radio, télévisions, paroisses...

A chaque fois, dans une brève prière, il confie notre démarche au Seigneur. Je nous revois, dans les locaux d'une station de télévision, nous réfugier dans une sorte de cagibi tout sombre et là, à l'abri des regards, dire un fervent « Notre Père », avant de passer devant les caméras !

Vient le jour de la première répétition de l'orchestre seul. Je sens le Père Xavier fébrile et angoissé. Tous ces musiciens l'impressionnent. La répétition commence. Au bout de huit mesures, Xavier s'arrête, semble-t-il, sans raison. Il recommence, fait jouer quelques mesures de plus et s'arrête encore. Il essaie de justifier ses arrêts par des explications qui me paraissent sans fondement. Cela continue ainsi : l'orchestre joue quelques mesures et Xavier baisse la baguette. N'aurait-il pas assez d'énergie pour continuer ?

On sent les musiciens de plus en plus étonnés. Cahin-caha, la première partie est exécutée. A la pause, Xavier, pétrifié par la peur, me confie : *Je n'aurais jamais dû accepter de diriger l'oratorio !*

Toute la répétition se déroule selon le schéma déjà décrit : On joue quelques mesures ; on s'arrête. On repart ; on s'arrête encore. A la pause suivante, quelques musiciens me disent : *On aime beaucoup votre musique ; mais pourquoi ne dirigez-vous pas vous-même ?* Je leur réponds que c'est grâce

à l'acceptation initiale de Xavier que toute l'opération a été lancée et qu'on ne peut pas se désengager envers lui.

Le lendemain matin, toute l'équipe de responsables se réunit. La situation s'avère catastrophique. Il reste quatre jours avant les représentations, dont deux répétitions avec l'orchestre. Dans l'état actuel des choses, Xavier n'est pas en mesure de conduire l'exécution de l'œuvre. J'explique à nos amis que, personnellement, je peux à tout moment prendre la direction de l'ensemble. Mais nous sentons tous que c'est Xavier que la Providence a appelé pour cette tâche. Laurent et moi décidons de lui rendre visite. Nous le trouvons à son bureau, accueillant et serein, prêt à continuer. Je lui propose de le faire travailler pendant les quelques jours qui restent. Il accepte. L'après-midi même, à l'aide d'un piano, je lui fais répéter plusieurs fois tous les passages qu'il ne maîtrise pas. Je fais l'orchestre, le chœur et les solistes et, lui, dirige. Je corrige sa gestique vers plus de précision et d'expression. Je le bouscule verbalement, exige plus d'énergie et de force, des départs plus nets, des points d'orgue plus expressifs. Cela dure plus de trois heures. Je veux qu'il assimile toute l'œuvre, qu'il soit capable de la diriger presque par cœur. Je ne le ménager pas : je crie et je tempête. Il n'y a pas de Père qui tienne ! Il y a une direction d'oratorio à assumer et le temps qu'il nous reste est court. Xavier est docile, silencieux, respectueux. Il répète les mêmes gestes dix fois s'il le faut, sans jamais manifester ni mauvaise humeur, ni lassitude. Peu à peu, je sens naître en lui une confiance nouvelle. Ses gestes sont plus précis, plus assurés.

Nous recommençons la même opération le lendemain avec Ginette et les Chauchat comme chœur et moi toujours au piano pour l'orchestre. A la fin de cette deuxième séance, j'ai le sentiment que Xavier est prêt.

Cette impression sera confirmée par la répétition générale et les deux représentations qu'il conduira avec fermeté et justesse, à l'étonnement et au soulagement des musiciens.

Au moment de notre départ pour la France, Xavier me

remercie pour l'aide que je lui ai apportée. Je lui réponds : *Je t'ai peut-être appris des choses dans le domaine de la conduite d'orchestre ; mais toi, tu m'as appris l'humilité.*

Au Montmartre canadien

Changer le monde, cœur de l'espérance chrétienne.
Jérôme Vignon, Président des Assises chrétiennes
de la mondialisation

Françoise C.

Les deux concerts se donnent à guichets fermés : mille cinq cents personnes en tout.

Un moment important de l'oratorio, ce sont les témoignages de la troisième partie, bouleversants de réalisme et de conviction, qui relie la fiction à la réalité en répondant aux doutes et au scepticisme de *l'Homme*.

Jaillissant du fond de l'église du Montmartre canadien, dix jeunes se lèvent et proclament ensemble leur foi de façon rafraîchissante : *Nous, jeunes, croyons en Dieu ; nous sommes à Son service, nous voulons servir les autres.*

Les spectateurs ont à peine le temps de se retourner pour voir ces jeunes visages souriants. Ils ont déjà passé le relais à un homme qui se lève : *J'ai été libéré du suicide, de la drogue, du sexe, de la boisson, de la cigarette, de la violence et du gang... Maintenant, j'aide à la réinsertion d'autres jeunes...*

Tous reprennent alors avec passion le refrain : *Va, Eglise, va sans trêve...*

Monseigneur Maurice Couture, l'archevêque de Québec, Primat de l'Eglise canadienne, préside cette première représentation sur le sol américain. A la réception qui suit le concert, il s'exprime longuement : *J'ai été saisi par le portrait donné de mon Eglise. Derrière les quatre personnages, je voyais mon peuple... Je suis sorti enrichi, bouleversé, interpellé... Je mettrai certainement du temps à m'endormir ; les mélodies me trotteront dans la tête...*

Une chose qui ne s'est jamais reproduite nulle part ailleurs : il a été proposé à la fin du concert à tous ceux qui le désiraient un « retour », dix jours plus tard, pour réfléchir aux thèmes de l'oratorio. Ce fut un partage très profond. Des phrases avaient marqué les uns et les autres.

Une présentatrice de télévision : *Avez-vous le goût d'être levain dans la pâte ?*

Une animatrice de pastorale : *J'ai 50 ans et j'ai une parole à partager avec mes enfants parce que je le crois : quand l'homme écoute et obéit, Dieu lui parle et Dieu agit.*

Père Xavier reprend la phrase du chant : *Nous ne sommes que les instruments de Dieu...*

L'affaire est lancée au Canada. *Oui, là, au fond des cœurs, vivant déjà, la graine germera.*

Oratorio en Ontario

Guérir les blessures de l'histoire.

Félix L.

En octobre 1991, je prends ma retraite. Il était temps ! J'ai 63 ans et je ressens une grande fatigue due à cette vie pleine sur le plan de l'activité artistique, tout en assumant mon travail de professeur de musique à l'École Normale d'Instituteurs d'Arras.

Quelque temps après, nous recevons une lettre de notre amie Lette Maton. Son mari Fernand et elle ont accepté de remplacer les Gagnon, partis en année sabbatique, pour assurer une présence dans leur maison qui était, à l'époque, le centre du Réarmement moral à Québec. Mais, pendant leur séjour, Fernand tombe malade et décède.

Belges d'origine, le couple avait séjourné très longtemps au Congo (Zaïre). A leur retour en Belgique, ils s'étaient engagés résolument dans le travail de réconciliation entre les Flamands et les Wallons. Ils étaient aussi des choristes fidèles du chœur de l'oratorio. L'un de leurs amis, Jozef de Backer, adapta l'œuvre en langue flamande, ce qui permit deux représentations dans cette version, l'une à Hasselt, en Belgique, l'autre à Utrecht, en Hollande.

Dans sa lettre, Lette nous demande de les remplacer pendant les trois mois qui restent. Nous acceptons et, le 15 mars 1992, nous nous installons dans notre nouvelle résidence. Avec nos voisins immédiats, Jean et Cécile Breton, commence une vraie vie d'équipe et d'amitié. Grâce à eux, des responsables de paroisses à Lévis, de l'autre côté du fleuve Saint-Laurent, décident de monter l'oratorio. Ils sont très organisés et l'affaire est menée rondement grâce à Jean-

Marie Turmel. Une jeune femme, charmante et énergique, Audrey Boulianne, musicienne accomplie, dirigera l'ensemble des exécutants pour les deux représentations programmées les 25 et 26 avril 1992, dans la grandiose église de Lévis.

A la suite de ces différentes auditions de Québec et Lévis, il y a maintenant un bon groupe de choristes et de musiciens qui sont bien pénétrés de l'esprit de l'oratorio. Ils comprennent que produire cette œuvre, c'est plus que donner un concert. Il s'agit de transmettre le message de l'Évangile dans un monde divisé qui en a tellement besoin.

Et justement, quand on est au Québec, on ne peut s'empêcher de constater les tensions sous-jacentes qui opposent les communautés francophone et anglophone ! Cela débouche souvent sur le « désamour » de l'autre. L'Histoire est passée par là et c'est une réalité bien présente dans ce pays.

Au cours d'une réunion, ce sujet fait l'objet d'une réflexion et d'un échange : *Que pouvons-nous faire pour contribuer à renverser ce mouvement de discorde qui empoisonne les relations dans ce grand pays ?*

Donner l'Oratorio pour notre temps à Ottawa ! Cette idée jaillit et s'impose. Oui, organiser dans la capitale du Canada, une représentation commune où francophones et anglophones travailleraient côte à côte !

Nous avons quelques amis à Ottawa. Séance tenante, je leur téléphone pour leur exposer le projet. Je leur propose de venir en discuter sur place avec eux, ce que je fais quelques jours plus tard. Après un voyage magnifique en voiture, à travers les plaines et les immenses forêts du Québec et de l'Ontario, nous retrouvons nos amis, les Weeks et les Kings. Ils sont plutôt en mauvaise forme, fatigués, débordés par de multiples tâches, sans grand enthousiasme à l'idée d'en rajouter encore. Ils écoutent notre proposition d'utiliser l'oratorio pour contribuer à guérir les divisions de ce pays.

Après un moment d'échanges et de discussions, nous nous

recueillons en silence pour chercher la volonté du Seigneur. Nos amis expriment, les uns après les autres, la pensée que l'idée de donner l'oratorio à Ottawa est juste. Nous nous sentons unis pour lancer ce projet et nous en esquissons les premières lignes d'organisation.

A notre retour, nous informons nos amis québécois de cette nouvelle opération. Etonnements, hésitations... Pourtant, peu à peu, une conviction et un enthousiasme évidents s'installent. Comme les choristes du Québec seront hébergés par des choristes d'Ottawa, très sûrement anglophones, certains expriment quand même une inquiétude : *Si on m'avait dit qu'un jour, je dormirai chez un anglophone, j'aurais trouvé cela pas drôle du tout ! Mais là, oui, j'irai !*

Finalement, la représentation est donnée à la cathédrale anglicane d'Ottawa, le 6 juin 1992. L'orchestre et les choristes du Québec se joignent aux choristes d'Ottawa. Tous les Québécois sont chaleureusement reçus dans les familles anglophones et ainsi se nouent des relations nouvelles faites d'estime réciproque et même d'amitié.

Du fleuve Saint-Laurent aux collines de l'Artois

Françoise C.

1993 : les « Oratoriens québécois » voudraient bien connaître leurs homologues d'outre-Atlantique. Une grande opération se met en effet en marche en vue de trois concerts dans les trois cathédrales du Pas-de-Calais à l'occasion du synode diocésain. Le maître d'œuvre en est l'abbé Pierre Podevin, responsable du service de musique et de liturgie. C'est aussi le début d'une longue collaboration avec le chef d'orchestre Marc Lajouanique et sa formation symphonique de la Côte d'Opale. L'invitation est lancée. Quarante Québécois l'acceptent dont Alain Coulombes, baryton, interprète du rôle de Jésus. Ils se joignent au chœur français. L'occasion leur est donnée de visiter le site historique de Vimy, consacré au souvenir des 66 000 Canadiens tués au cours de la guerre de 1914-18, dont 5 000 ici, lors de combats acharnés.

En mars 1995, le chœur québécois donne deux concerts dans la région de Portneuf. Paule Charbonneau raconte : *L'Oratorio pour notre temps a pu être offert à Saint-Casimir et à Donnacona grâce au « oui » de deux personnes clés au cœur de cette expérience. En effet, deux membres d'Anima Portneuf, Lili Bédard et Judith Germain ont accepté de donner leur vie pendant un an pour produire cette œuvre dans notre région. Une « équipe-projet » s'est constituée pour assurer les deux présentations, dans l'ouest et dans l'est du comté, incluant Céline et Jean Breton ainsi que Bertrand Gendron. Elle est devenue une famille.*

Judith Germain est entrée dans le rôle de la Femme comme dans sa propre intériorité. Elle a mis ses convictions

et ses talents au service de l'oratorio, toute incarnée et consacrée dans son chant. Elle a accepté de vivre le même rôle en Beauce et à Rome.

Ce fut une expérience communautaire qui a rassemblé dans la foi et la beauté des membres de diverses chorales paroissiales. Ce caractère inter-paroissial, l'intensité de la vie de l'équipe porteuse et l'intériorité de Judith sont trois merveilleuses expériences spirituelles qui laissent encore des traces de vie dans Portneuf.

A leur tour, en 1995, quarante « Oratoriens français », surtout du Pas-de-Calais, vont franchir l'Atlantique et gonfler les rangs du chœur québécois, déjà fort de plus de deux cents choristes. Deux concerts sont prévus en Beauce (la Beauce québécoise, très agricole certes, présente un relief fort vallonné bien différent de celui de notre Beauce française).

A Saint-Georges-de-Beauce le 30 septembre 1995, puis le 1er octobre à Saint-Joseph-de-Beauce, il faut « loger » les 255 choristes dans le chœur de l'église. Des estrades provisoires sont échafaudées tout en hauteur, presque jusqu'au sommet de la voûte. Il se trouve que Guy, mon mari, est juste au milieu tout en haut. Il se retient d'une main à l'échafaudage pour ne pas tomber, l'autre main tient la partition et comme il ne voit pas la chef Audrey Boulianne à cause de la présence d'un grand lustre... il guette son voisin pour le départ de tous les chants !

Une jeune fille témoigne de la foi qu'elle vient de trouver aux Journées Mondiales de la Jeunesse de Denver (Colorado), présidées par Jean-Paul II. La vie est devant elle... Le Père La Rochelle témoigne de son engagement de prêtre. Huguette Roy, elle, est clouée depuis plus de 50 ans dans un fauteuil roulant et dépend de la petite équipe autour d'elle. Elle est totalement donnée au Christ et aime la vie passionnément. Étonnante leçon d'humilité et de courage.

L'évêque coadjuteur du Québec, Mgr Leclerc, assiste à la représentation : *Cet oratorio est puissant... Le message apporte la réponse aux questions qui habitent l'être humain*

en quête de sens à la vie ... Ici on fait une proposition éternelle qui est traduite dans une œuvre musicalement excellente sur un texte très fort... Vous présentez le Christ comme chemin de vie et de bonheur durable.

Nous sommes reçus dans des familles, en particulier des éleveurs de vaches laitières – la célèbre Holstein, grande productrice de lait – et nous écoutons leurs expériences de sélection génétique.

Grâce à toute l'organisation du frère mariste Bertrand Gendron, le groupe français découvre un Québec aux multiples facettes, revêtu des atouts rutilants de l'automne. Nous apercevons les oies sauvages en migration, nous regardons les baleines s'ébattre dans l'estuaire majestueux du Saint-Laurent. Dans le « Tortillard » qui nous y emmène, un accordéon égrène ses mélodies ; Félix et Ginette dansent dans le couloir pourtant bien étroit du train... La presse canadienne s'empare de cette image qui symbolisera dans nos mémoires le bonheur de ce voyage et de ses découvertes.

Notre ami Laurent Gagnon a aménagé pour nous, ses amis français, des rendez-vous passionnants avec deux communautés amérindiennes dans leurs réserves. Nous visitons Kahnawake, près de Montréal, là où a vécu la bienheureuse indienne Kateri Tekakwitha, une jeune fille simple qui a vécu sa foi dans les choses ordinaires de la vie de tous les jours, malgré l'opposition.

A Kanesatake et Oka, où des émeutes importantes ont obligé l'armée fédérale à intervenir, nous pouvons dialoguer avec quelques chefs autochtones. Les Amérindiens revendiquent des droits territoriaux et des privilèges. Ils connaissent de gros problèmes de chômage, de délinquance, de trafic de drogue et de boisson. Dans une boutique je note cette phrase : *On mesure le degré de civilisation d'un pays à sa capacité à tolérer et à absorber les différences.* Prenons-en de la graine !

Notre groupe s'en retourne, la tête et le cœur pleins de souvenirs enrichissants.

Saint-Hyacinthe fête ses 250 ans

*Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint
et commencèrent à parler en d'autres langues.*

Actes des Apôtres, 2, 4

Françoise C.

1998 : le va-et-vient est bien installé entre l'Europe et le Canada. A chaque fois, des maillons différents ont généré des actions décisives : Marielle Thiébaud, Paule Charbonneau, Jean et Céline Breton, Laurent et Lise Gagnon, Fernand et Lette Maton, Frère Bertrand Gendron et tant d'autres. Chacun a apporté son caractère particulier. L'aventure de l'oratorio à Saint-Hyacinthe, non loin de Montréal, le 31 mai 1998, jour de Pentecôte, doit tout au Père Fernand La Rochelle, prêtre à la retraite.

C'est en effet lui qui propose de monter "l'Oratorio pour notre temps" pour célébrer le 250^{ème} anniversaire de la fondation de sa ville. Il est épaulé dans la réalisation de ce projet par Jean Morissette, organiste et compositeur. L'orchestre des jeunes de la région Montérégie et le chœur composé de Maskoutains – habitants de St-Hyacinthe – d'autres Québécois ayant déjà chanté l'oratorio et de quelques Français, sont dirigés avec conviction et émotion par le jeune Luc Chaput.

Le Père La Rochelle aura une correspondance si chaleureuse avec nous par-dessus l'Atlantique pendant plusieurs années. Malgré son grand âge il vibre pour transmettre son amour de la vie et sa foi. Nous garderons toujours en mémoire son visage calme et souriant, derrière ses lunettes et sa grande barbe blanche. Après cette onzième représentation de l'oratorio au Canada, il écrit : *Le 31 mai 1998, le*

jour où l'Esprit Saint renouvelle les esprits et les cœurs, l'Oratorio pour notre temps fut offert à plus de neuf cents croyants, en la cathédrale de Saint-Hyacinthe. L'Oratorio se veut instrument d'évangélisation comme un coup de clairon pour sonner l'éveil des consciences endormies, comme un appel à se rallier autour de Jésus, notre chef : une mobilisation de toutes les forces chrétiennes pour promouvoir les valeurs évangéliques...une offrande au Christ et à son Eglise...L'oratorio a été écrit, pensé et présenté par des laïcs chrétiens qui continuent leur travail apostolique depuis maintenant vingt-six ans, sur tous les continents...Jamais je n'avais entendu chanter l'Oratorio avec autant de conviction, véritable présence de l'Esprit Saint sur chaque choriste... « Oui, Dieu est vivant. Il est le Père tout-puissant ; et l'homme, l'homme est Son enfant. » L'Oratorio fut une grâce de Pentecôte pour notre diocèse.

Le maire de la ville, M. Claude Bernier se lève après le concert : *Notre passé mérite d'être souligné et notre présent d'être célébré. Mais notre avenir, comme communauté à construire ensemble, est un beau défi à relever. Cette communauté ne doit pas reposer sur le sable mais sur des valeurs sûres qui transcendent les modes et les feux de paille et c'est précisément à une réflexion de la sorte que nous invite cette œuvre.*

Festival « Sacrosong » à Cracovie (1992)

La Pologne ne mourra pas tant que nous vivrons.
Hymne national polonais

Félix L.

Depuis la création de *l'Oratorio pour notre temps*, je cherchais le moyen de le donner en Pologne. Une démarche officielle au consulat de Pologne, un séjour au festival d'oratorios de Wrocław où je rencontrais différents compositeurs et chefs d'orchestre polonais, enfin des échanges épistolaires et des rencontres avec des personnalités de l'Eglise polonaise comme le cardinal Glemp, n'avaient jusqu'alors débouché sur aucun résultat. Finalement, en mai 1985, c'est la communauté catholique polonaise de France qui me demande d'organiser une représentation de l'oratorio à Lille pour leur fête nationale.

C'est alors qu'en juillet 1992, à ma grande surprise, je reçois une lettre des responsables du festival international « Sacrosong », m'annonçant leur intention de programmer notre œuvre à la session d'octobre et me demandant d'envoyer les partitions nécessaires. Ils s'occuperont de toute la logistique et, notamment, du recrutement des exécutants sur place.

Cette manifestation annuelle a été créée par l'archevêque de Cracovie, Karol Wojtyła, le futur pape Jean-Paul II, pendant les années où les communistes étaient au pouvoir en Pologne. L'Eglise était non seulement un lieu de vérité, mais aussi un centre de création artistique intense en cette période – ô combien difficile !

Je suis ravi de cette proposition et heureux à l'idée d'aller

en Pologne écouter l'oratorio, « les mains dans les poches ».

Quelque temps après, nous séjournons quelques jours à Caux, au centre de conférences internationales. J'y rencontre madame Parczewska, enseignante à Cracovie, à qui je fais part de la nouvelle. Le lendemain, elle me présente sa fille Suzannah, 16 ans, qui étudie le français au lycée. Elle me propose de l'engager pour chanter le rôle de l'Enfant à cette représentation de Cracovie. Suzannah est musicienne et, visiblement, désireuse de tenter l'aventure. Mais moi, je suis embarrassé, car je ne suis pas responsable du choix des interprètes et j'avais appris, par ailleurs, par les organisateurs, que c'était chose faite ! Curieusement, Mme Parczewska insiste et me demande le prêt d'une partition en assurant que sa fille l'étudiera.

En octobre, avec les Chauchat et les Breton, nous nous retrouvons à la première répétition au Conservatoire de Cracovie. Madame Parczewska et Suzannah sont là aussi. L'ensemble des exécutants est dirigé par Joseph Radwan, un chef d'orchestre de grande compétence. La répétition démarre et *l'Enfant*, en l'occurrence une fillette d'une douzaine d'années, doit vite intervenir en solo. Elle n'interviendra pas ; elle restera muette, tout en gardant un sourire innocent. Je ne comprends rien à ses explications sur l'absence de son professeur qui était censé la préparer. Joseph Radwan, pressé par le temps, continue la répétition. C'est alors que Suzannah se révèle la bouée providentielle. C'est elle qui chantera le rôle de *l'Enfant* à partir de la générale et l'assurera à la représentation.

L'« Oratorio pour notre temps » remportera le premier prix « Karol Wojtyła » et nous repartirons en France avec la coupe, reproduction d'une des deux tours de l'église Notre-Dame de Cracovie, que nous garderons toute une année, avant de la rendre au festival pour le lauréat suivant. Mais souvent, je repense à cet épisode : comment Mme Parczewska, plusieurs mois à l'avance, a-t-elle été conduite à préparer sa fille dont l'intervention a permis de faire face à une situation qui aurait pu tourner à la catastrophe musicale ?

Tous les chemins mènent à Rome

Donnez et l'on vous donnera !

Saint Luc 6-38

Félix L.

1997, c'est le vingt-cinquième anniversaire de la création de l' « Oratorio pour notre temps ». Je ne sais plus qui, le premier, a lancé l'idée : donner, pour cette occasion, une représentation à Rome ! Le projet captive vite les esprits, mais nous mesurons la complexité de la tâche. Il faudrait emmener les quatre solistes, les choristes et l'orchestre, donner la représentation dans une église et faire profiter tout ce monde, pendant un court séjour, des beautés de la Ville Eternelle. Pour le lieu, il nous apparaît très clairement que ce sera l'église Saint-Louis-des-Français. Monseigneur di Falco, à cette époque, conseiller culturel à l'Ambassade de France près le Saint-Siège, nous encourage dans ce sens.

Les musiciens de l'Orchestre Symphonique de la Côte d'Opale, que dirige Marc Lajouanique, accepteraient de jouer gratuitement à Rome, à charge pour nous d'assurer leur voyage et leur séjour. Nos amis du Québec sont partants et enverraient une délégation. Un peu plus tard, nous apprenons qu'une chorale protestante de Lausanne, invitée par notre amie Marielle Thiébaud, est prête à se joindre au projet. Je ne m'étendrai pas sur les échanges épistolaires, les nombreux coups de téléphone, les difficultés bureaucratiques que nous avons dû « digérer » sans perdre à aucun moment notre détermination, découvrant que notre démarche sortait du schéma habituel des pèlerinages.

Au bout de plusieurs mois de négociations, de recherches et de réflexions, nous en arrivons au point où il nous faut

prendre une décision car l'obstacle principal est la question financière : il faut payer le voyage et le séjour des vingt-cinq musiciens de l'orchestre et des quatre solistes. Cela représente environ 70 000 francs. Nous ne les avons pas.

Fin juin, une rencontre a lieu avec environ cinquante personnes. Le problème est le suivant : la représentation à Rome est prévue fin octobre. Si nous décidons d'y aller, il faut lancer toute l'opération maintenant : inscriptions, recherche de subventions, achat des billets de transport, réservation des logements à Rome, acomptes à verser... Nous ignorons le nombre de partants. En fait, nous nous rendons compte que nous ne pouvons pas tout mettre en œuvre et, début octobre, en cas de mauvaise tournure de l'affaire, tout arrêter ! Pour la mise en route de tous ces éléments, il convient, impérativement, de prendre une décision, maintenant, sans esprit de retour. La pensée me vient de garantir ces 70 000 francs manquants avec nos propres économies. J'en parle à Ginette qui, après réflexion, m'apporte son plein soutien. Dès lors, il n'y a plus d'obstacle majeur ; nous décidons d'aller de l'avant.

Le soir même, Guy et Françoise Chauchat se déclarent solidaires avec nous quant à la garantie financière ! Nous organisons une tombola qui permettra à deux gagnants, pour un prix modique, de nous accompagner à Rome, tous frais payés.

Devant l'importance des sommes d'argent à gérer, nous sommes amenés à créer une association dont je suis le président, Françoise, la vice-présidente, Yves Verhelle, le secrétaire et Marcel Langlet, le trésorier. Chacun est à son poste et la machine tourne. Les inscriptions affluent. Les billets de tombola se vendent. Yves et Marcel assument un travail considérable dans la préparation des différents aspects du projet : voyage, logement, etc.

L'abbé Jean-Pierre Muchery organise à Calais, dans l'église Saint-Pierre, un concert de l'oratorio, avec l'équipe partante pour Rome. L'orchestre joue gratuitement pour contribuer aux frais de l'opération. L'église est comble. Des

amis anglais, venus spécialement, nous offrent 5 000 francs !

Le jour J, ce sont cent cinquante personnes qui prennent le train à Arras pour Paris. Là, un invraisemblable chassé-croisé avec les autobus prévus pour transférer tout le groupe à la gare de Lyon, a failli tout faire rater. Même Yves Verhelle, le maître d'œuvre de l'opération préparée minutieusement sur le papier, attrapera, esseulé, de justesse, le train pour Rome. Mais, en fin de compte, personne n'est perdu, personne n'est abandonné. La Providence, encore une fois, a veillé sur nous. Le séjour à Rome, le concert à l'église Saint-Louis-des-Français en présence du cardinal Poupard, des ambassadeurs de France et du Canada, sont un enchantement général.

Le mercredi, nous assistons, sur la place Saint-Pierre, à l'audience publique de Jean-Paul II. Un ami prêtre, choriste de notre groupe, m'avait suggéré d'essayer de donner au pape, une invitation pour notre concert, quand il passerait dans sa « papamobile ». Je me suis posté, mon papier à la main, sur le bord de l'allée. La voiture passait à faible allure. Quand le pape arriva à ma hauteur, je brandis le papier jaune de notre invitation. Jean-Paul II passa très près de moi. Il ne fit aucun geste pour prendre ce que je lui tendais. Mais il me regarda trois secondes d'un regard intense où se reflétaient la paix, la joie et la tendresse. La seconde d'après, un des gardes du corps, qui suivaient la voiture papale, saisit vigoureusement mon invitation et l'emporta. Je ne sus jamais ce qu'il en fit ; le pape ne vint pas à notre représentation.

Je réalise maintenant la naïveté qui m'animait et m'a conduit à cette démarche. Mais je ne la regrette pas car le regard du pape, dont je garde un souvenir très présent, a été un vrai cadeau.

Le Saint Père avait reçu, à deux reprises, le disque de l'oratorio ; d'abord des mains de la comtesse italienne Alibrandi, lors de l'audience papale dans la salle Paul VI, au Vatican – elle lui avait dit : *C'est un Polonais qui l'a composé*, et quelques années plus tard, au cours d'une réception

à Bruxelles, de monsieur Kwiatkowski, directeur du journal polonais "Narodowiec". A-t-il eu le temps de l'écouter au milieu de ses multiples occupations ? Nous ne le savons pas mais il est permis d'espérer.

Le soir de la représentation, nous fêtons l'événement. Dans ma vie, j'ai rarement éprouvé une joie aussi intense que lors de cette fête. Des mois de tensions, d'interrogations, de doutes parfois laissaient place à un énorme bonheur et le sentiment très fort que nous avons accompli la volonté de Dieu.

Pour terminer ce bref résumé sur l'aventure de Rome, il faut mentionner le bilan financier que nous découvrons, une fois les factures payées. Nous nous attendions à un petit déficit et il reste dans la caisse un reliquat de 50 000 francs environ ! Nous ne comprenons pas très bien d'où vient cet argent – évidemment, il y a eu des réductions, des dons, la tombola. Ne cherchons pas trop à comprendre !

Au fond de moi, je sais que Jésus est resté fidèle à ce qu'Il a annoncé : *Donnez et l'on vous donnera ; c'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on versera dans les plis de votre vêtement ; car de la mesure dont vous mesurez, on mesurera pour vous en retour* (Luc 38).

L'appel de Matthieu

La lumière se contemple et se reçoit.

Henri Guérin, maître verrier

Françoise C.

A Rome, nous sommes happés par l'Histoire. Nous voulions venir en pèlerinage de reconnaissance. Nous avons osé le proposer à Saint-Louis-des-Français, haut lieu de la culture française à Rome, à Mgr Jean Madelin, alors recteur et Orléanais de surcroît. Félix n'a jamais manqué d'audace et de conviction ! Du Québec, de Suisse et de France, nous sommes venus, plus de cent cinquante et avons été accueillis en cette magnifique église Saint-Louis-des-Français si riche en histoire, en marbres et en œuvres d'art. « L'appel de Matthieu » du peintre le Caravage par exemple, reste inoubliable : le jeu des regards et des rayons de lumière ! Jésus, debout, très grand, qui pointe l'index vers Matthieu, assis à sa table de collecteur des impôts ; et Matthieu qui hésite à lever les yeux, comme s'il disait : *Moi ? Mais pourquoi moi ?*

Lors de notre concert, l'Ambassadeur de France près le Saint-Siège, le cardinal Paul Poupard et tous les spectateurs ont pu entendre d'excellents témoignages : la souffrance acceptée et transcendée de deux femmes, Cécile Gosselin (Québec) ayant perdu un enfant tragiquement et Odette Leguay (Orléans), en totale et sereine communion avec son mari défunt.

Puis Jean-Pierre Muchery, prêtre du Pas-de-Calais exprime sa prière : *Quand l'Enfant se met à genoux devant la croix, pour se laisser faire par ce Jésus qui l'appelle, je m'agenouille de cœur avec lui, pour Lui confier à nouveau ma vie et ma mission. Lorsque la Femme crie vers Dieu pour que son cœur*

soit enfin lavé et renouvelé, j'essaie dans ma faiblesse de le demander avec elle, de tout mon être. Et, avec le chœur, je redis l'expérience des saints et de tous les amis de Dieu : Quand l'homme écoute et obéit, Dieu lui parle et Dieu agit !

A l'issue de la représentation, le cardinal Poupard nous félicite : Il se dégage de cette œuvre une immense espérance. Ces textes des Evangiles, des Psaumes, chantés avec cette conviction sur cette musique moderne, prennent une force et une actualité extraordinaires.

Nous n'avions fait que témoigner de ce même appel reçu par Matthieu il y a 2 000 ans. Quel privilège !

L'An 2000

Jubilez tous les peuples, jubilez pour le Seigneur...

Cl. Bernard, M. Wackenheim

Félix L.

L'an 2000 a été marqué par de nombreuses manifestations, cérémonies, spectacles ou défilés en France et dans le monde. Il était important de franchir le pas d'un millénaire à l'autre dans la mémoire du passé, mais aussi dans la fête et l'espérance d'un avenir meilleur.

L'Oratorio pour notre temps a eu largement sa part dans cette année charnière puisqu'il fut représenté cinq fois, mais aussi enregistré et produit en CD par la maison d'édition Studio SM.

Tout commence à Liévin, dans le Pas-de-Calais. La municipalité, socialiste, demande au curé de la paroisse, l'abbé Lortil, s'il a l'intention d'organiser quelque chose pour le jubilé de l'An 2000, fêté avec ferveur dans beaucoup d'endroits, par les chrétiens.

Au cours de la réunion du comité paroissial, Monique Liagre, amie fidèle et choriste, avec son mari Henri, propose de monter *L'Oratorio pour notre temps*. Elle fait valoir que le compositeur est un habitant de la région. On m'invite à présenter mon œuvre devant ledit comité, ce que je fais au moyen d'une vidéocassette tournée au Québec. L'effet sur les auditeurs est saisissant et tous sont convaincus que le projet doit être réalisé. Tous ? Non, car le curé se rend compte de l'investissement humain, matériel et financier que cela implique et, tout en partageant l'opinion des autres quant à la valeur spirituelle et artistique de l'oratorio, il avoue, bien humblement : *J'ai peur !*

J'apprendrai, plus tard, qu'à la réunion du Conseil Pastoral de Secteur, d'autres personnes, ne connaissant pas l'oratorio, partagent les craintes de l'Abbé. Il y est décidé de renoncer au projet. Madame Heyman, une des responsables de ce Conseil Pastoral, est chargée de m'informer de cette décision au cours de la rencontre que nous avons le lendemain, avec monsieur Korbas, directeur à la culture à la mairie de Liévin.

A dix heures, heure de notre rendez-vous, madame Heyman n'est pas encore là et j'entre seul dans le bureau du service culturel. Elle arrive une minute plus tard. Monsieur Korbas entame tout de suite l'entretien portant sur l'organisation d'une représentation de l'« Oratorio pour notre temps » dans une église de la ville. Il annonce d'emblée que la municipalité financera entièrement le projet et soutiendra tous les aspects de sa production en matériel et publicité.

Bref, c'est le feu vert de la mairie. Il n'y a qu'à foncer. Madame Heyman n'a pas eu le temps de me communiquer la décision du Conseil Pastoral de Secteur. Le soir, nous nous retrouvons avec l'abbé Lortil et d'autres responsables de la paroisse. Elle leur raconte notre entrevue à la mairie. Réaction de l'Abbé : *Ah, mais ça change tout !*

Le projet est lancé. Un article dans les journaux informe les lecteurs que nous avons besoin de 200 choristes pour monter l'« Oratorio pour notre temps ». Il en viendra bien plus, des choristes de différents milieux, paroissiens catholiques de Liévin, protestants, chorale du Village d'enfants de Riaumont, chorale polonaise de Harnes.

Comme l'avait souhaité l'abbé Lortil, les témoignages de la troisième partie sont assurés par des paroissiens de Liévin : un alcoolique guéri, une militante d'Amnesty International, une autre investie dans la responsabilité de l'église...

Après la représentation donnée à l'église Saint-Amé, la veuve d'un mineur tué dans un coup de grisou qui avait fait plusieurs dizaines de victimes dans la mine de ce quartier, vient me dire : *Au nom de tous les mineurs victimes de la*

catastrophe minière, je vous remercie d'avoir donné cette œuvre dans notre église.

Plusieurs jours après, j'apprends qu'une des choristes, venue se joindre à nous par curiosité, s'est convertie à la foi catholique. Au chômage, divorcée, vivant avec deux enfants dans une maison squattée, l'expérience de l'oratorio semble avoir provoqué le déclic d'un tournant dans sa vie. Elle décide d'envoyer ses enfants au catéchisme. Elle-même se joint à la chorale paroissiale et, dans la foulée, se rend en pèlerinage à Lourdes.

Un responsable d'église écrit : *Il fallait oser. Ce fut un extraordinaire succès... Vous avez touché un public fort divers. Quelque part, on se sent mal à l'aise, endimanché, même dans une église, quand on y voit des « petites gens » ou des jeunes en jeans... Intérieurement, je me sens bien petit dans mon rôle de responsable devant la magnifique réalisation que vous avez menée à bien dans votre secteur... Encore bravo !*

Enfin, je reçois du député-maire de la ville, une lettre dans laquelle il s'excuse de n'avoir pu assister à la représentation : *... De nombreuses personnes m'ont fait savoir combien cette représentation fut de qualité et appréciée des spectateurs présents...cela nous conduit, dès à présent, à étudier la possibilité de reproduire un spectacle identique dans le futur.*

Rodolphe, Michel, Christian, Francine, Patrick, Monique et les autres...

L'amitié en la bémol majeur.

Françoise C.

Avec Félix et Ginette, nous sommes devenus de vrais amis, partageant projets, mais aussi joies et peines de la vie de tous les jours, de nos familles et de nos amis. Un grand cadeau !

En 1999, ils se trouvaient chez nous, à Olivet. Félix ne pensait qu'à l'an 2000, au Grand Jubilé et à la nouvelle évangélisation que réclamait Jean-Paul II et nous évoquions les possibilités de « frapper un grand coup » en région parisienne. Félix rêvait périodiquement de chanter l'oratorio à Notre-Dame de Paris. Cela reste encore aujourd'hui un rêve non réalisé.

Nous avons fait plusieurs tentatives : auditions et démarches pour susciter des représentations. Là encore, il y aura eu nos efforts dans une direction qui nous semblait la bonne et puis, les cadeaux du Ciel qui arrivent sans effort ou presque, d'un autre côté !

Véronique Gigand nous contacte justement pour nous dire combien elle et son mari Gérard apprécient le tout jeune chef de l'Orchestre de Chambre d'Etampes (Essonne), qui dirige également les chœurs liturgiques de leur secteur pastoral. Ils lui ont parlé de l'oratorio et il semble intéressé. Félix bondit sur le téléphone et, comme il passe par Etampes le lendemain, propose de le rencontrer ! Rodolphe Gibert accepte de le recevoir ; ils regardent ensemble une partie de la vidéo faite au Canada. Rodolphe dira après, combien la personnalité et la passion de Félix l'ont intrigué et subjugué, si bien que,

passons les étapes, quelques mois plus tard, l'an 2000 était bel et bien là et Rodolphe remuait ciel et terre avec nous pour ce sacré oratorio ! Mais c'est en tant que chef d'orchestre que, peu à peu, se révéla l'étendue de son talent. Rodolphe Gibert fait partie de ces rares « maestros » qui ajoutent à la partition originale une once de créativité inspirée comme une lumière inattendue sur un passage censé se dérouler sans surprise.

Collaboration providentielle que celle avec Michel Dubois, alors directeur d'un des services du PNUD* de l'ONU. Nous venions très naïvement d'acheter un logiciel d'écriture de musique pour écrire plus dignement encore toutes les pages écrites et recopiées à la main. Mais comment utiliser ce logiciel au doux nom de Rhapsody ? Michel, lui-même compositeur, passionné de musique et croyant de surcroît, a accepté de nous aider à la transcription. Accomplissant de nombreuses missions en avion, il consacrait souvent ces temps de voyage à la musique. Il a, lui aussi, passé des heures et des jours à ce travail de transcription et s'est intéressé à l'œuvre dans laquelle il a chanté plusieurs fois depuis ! Et, de plus, il est devenu l'un de nos meilleurs amis.

C'est avec lui que nous avons approché le chef de chœur Patrick Marié, lorsqu'il s'est agi de préparer un chœur orléanais qui participerait aux différentes représentations du Jubilé de l'An 2000. Nous avons tout de suite compris que Patrick était un musicien exigeant qui ne s'engageait pas à la légère. Le travail artistique profond qu'il a alors entrepris chaque semaine avec une cinquantaine de choristes volontaires pour chanter l'oratorio, est un modèle du genre. Quelle humilité et quel désintéressement, car il a laissé sa place au chef d'orchestre Rodolphe Gibert, le jour du concert !

Cadeaux du Ciel en cette année de Jubilé ? Oui ! Rodolphe, Michel, Patrick et Studio SM qui nous permet de

*PNUD : *programme des Nations Unies pour le développement*

sortir un CD avec des solistes professionnels qui montent comme Florian Westphal et Ingrid Perruche.

Surtout, c'est la conviction de ces jeunes professionnels qui nous frappe, leur désir de monter cette œuvre aussi souvent que possible car ils la sentent porteuse de vérités à transmettre et d'une musique contemporaine originale, pleine de nuances et de détails qu'ils savent bien mettre en valeur.

Félix L.

C'est ainsi que j'ai été amené à écrire une deuxième version de l' « Oratorio pour notre temps ». J'y ai consacré les mois de l'hiver 2003-2004. Dans cette nouvelle mouture, les chants du chœur et des solistes sont exactement les mêmes que dans la première version. L'orchestration, réduite à quatre instruments (orgue, piano, contrebasse et percussions), permet de donner cette œuvre dans des lieux plus modestes qui n'ont pas la possibilité de disposer d'un orchestre symphonique.

C'est à Orléans, dans le cadre des fêtes de Jeanne d'Arc, qu'est lancée cette deuxième version, en 2004, grâce à Patrick Marié, maître de chapelle à la cathédrale et chef de chœur de Musica Sacra Nova.

En septembre 2006, à Bapaume (62), sous la remarquable direction de Marcel Chapuis, les quatre solistes, le chœur et les quatre musiciens interprètent le dernier chant « *Sommes sûrs de Ses promesses* ». Dans une église comble, ils proclament avec force : « *Oui, Dieu est vivant. Il est le Père tout-puissant* ». Puis allument dans le cœur de chaque auditeur une flamme d'espérance et de tendresse en murmurant : « *et l'homme, l'homme est Son enfant* ».

C'est alors qu'éclate, sous les voûtes de la nef, l'alléluia final, explosion de joie et de certitudes en un accord final de do majeur éclatant, prolongé ad libitum par le chef d'orchestre. Dans la seconde qui suit la dernière note, toute l'assemblée se lève spontanément pour applaudir et manifester son adhésion et son merci.

Françoise C.

Nous en ressentons encore la chair de poule des jours où l'Esprit souffle fortement. Quelle est donc la recette d'un bon concert ? Difficile à définir tant les occasions sont différentes à chaque fois.

Ici nous le devons pour l'essentiel à l'inspiration et à l'organisation de Francine Leroy. C'est à Bapaume qu'elle a grandi et fait ses études. Elle a conservé un lien vivant avec d'anciens camarades de collège et la paroisse et les convainc d'une représentation de l'oratorio financée par la mairie ! Il y a dans l'air, une espèce d'alchimie combinant l'affection de Francine pour cette ville et ses habitants, la chance d'avoir un maire, son ami Paul Delevoye, grand homme public, ancien ministre et médiateur de la République, aux aspirations suffisamment élevées et le bonheur d'un chef d'orchestre très sensible, attentif aux moindres détails et nuances de l'oratorio, Marcel Chapuis, très engagé dans le monde musical sans oublier le doyen, l'abbé René Deleflies, qui œuvre les portes de son église.

Virus, alchimie ou simplement Esprit saint, c'est ce grand vent qui a soufflé à Bapaume et qui est prêt, avec d'autres équipes et en d'autres lieux et circonstances, à soulever encore les montagnes et émouvoir les cœurs, pour la seule gloire de Dieu.

Félix L.

Bapaume, pour moi, c'est le début d'une nouvelle étape dans le cheminement de l' « Oratorio pour notre temps ». Pour la première fois, dans le Pas-de-Calais, lieu fondateur de cette œuvre, une représentation a été conçue, préparée dans tous ses détails, et réalisée superbement sans que j'y aie contribué à quelque niveau que ce soit. Francine Leroy, secrétaire de l'association « Oratorio pour notre temps », entourée d'une petite équipe, a assumé tous les aspects d'une telle programmation : conception, engagement du chef d'orchestre, des solistes et des musiciens, mobilisation et

formation des choristes, réalisation finale, etc.

Voilà donc le temps où une nouvelle génération se sent appelée à prendre le relais.

Il y a 37 ans, quand Françoise et moi avons commencé à écrire les premiers mots et les premières notes de cet ouvrage, cette éventualité était totalement absente de nos pensées. Il y a donc un phénomène interne qui fait que des personnes trouvent dans cette œuvre de quoi nourrir leur foi, leur espérance et une motivation forte pour vouloir à leur tour continuer à proclamer son message.

Comme l'a dit un prêtre : *l'oratorio, c'est l'évangile à l'état pur avec les mots d'aujourd'hui*. C'est un outil au service de l'évangélisation. Et peu à peu, de plus en plus nombreux, se lèvent ceux qui acceptent de prendre leur place dans cette tâche.

Il y a des années, dans les tout premiers temps de la création de cette œuvre, un jour que j'étais malade, couché dans mon lit, épuisé par un certain surmenage, je reçus un livre de la baronne Diane de Watteville. Elle et son mari avaient consacré leurs vies à ce travail de réconciliation qui s'appelait alors « Réarmement moral et spirituel », devenu maintenant « Initiatives et Changement ». En dédicace de son autobiographie, cette dame âgée, pour laquelle j'avais beaucoup d'estime et de respect, inscrivit ceci : « *L'oratorio, remis à Dieu, fera son chemin* ». Dans ma faiblesse de surmené je ne discernais pas, alors, beaucoup de possibilités pour continuer à promouvoir cette œuvre par mes propres forces. Je décidai de suivre le conseil de la baronne. Très simplement, de tout mon cœur, je remis l'oratorio à Dieu. Ce n'était pas un geste anodin, convenu, sans signification et conséquence réelles. Dieu est le véritable propriétaire de l'oratorio. Cela implique, pour tous les acteurs de sa promotion, une éthique de vie, une recherche constante d'un accord profond entre notre comportement, le langage et l'action. Avec les inévitables bavures dues à nos faiblesses, nos erreurs et nos fautes ; avec le secours constant de la prière, du pardon et de la joie retrouvée.

Le fil conducteur

*Nous sommes la piétaille et n'avançons jamais
que d'un pas à la fois.*

Charles Péguy

Félix L.

Au moment où j'aborde ces derniers chapitres, j'éprouve un sentiment de reconnaissance mêlé d'étonnement causé par cette incursion dans le passé. Mon fils Philippe, en lisant le premier jet de ces mémoires, m'a dit : *Il y a un fil conducteur.*

Je réalise que j'ai peut-être présenté mon itinéraire sous une couleur trop rose. Comme tous les humains, j'ai connu des échecs ; j'ai commis des fautes et des erreurs. J'aurais pu faire mieux et plus, dans mes responsabilités familiales, professionnelles et artistiques. Je n'ai pas toujours suscité, autour de moi, l'approbation, l'amitié, la compréhension. J'ai rencontré, à diverses reprises, des oppositions virulentes, pour ne pas dire des condamnations sans appel, de personnes sans doute déçues de mon comportement, ou blessées par mes maladresses, ou simplement en désaccord avec certaines de mes décisions. J'ai eu, comme chacun sur cette terre, mon lot d'épreuves et de déchirements. Après bien des tâtonnements et des refus intérieurs, j'ai appris à accepter tout cela et à le déposer, chaque jour, au pied de la Croix, conscient de ma faiblesse, mais porteur, de plus en plus, de confiance et d'espérance.

A 77 ans, je viens de subir une opération qui m'a fragilisé physiquement et a réduit mes forces. Bien que ma convalescence se déroule favorablement, je pense qu'il est temps, pour moi, de passer le relais à d'autres. Parmi tous ceux, chefs d'orchestre, chefs de chœur, chanteurs et musiciens qui

ont connu l'oratorio et l'ont vécu « de l'intérieur », y en aura-t-il quelques-uns qui continueront à transmettre son message ? J'espère que oui. En tout cas, je prie pour cela.

Dans la foulée de notre voyage à Rome, en 1997, la petite équipe responsable a décidé la création d'une association du nom de « Oratorio pour notre temps », dont le but est la promotion de l'œuvre. Cette association apporte son soutien humain, administratif et financier, malgré des moyens modestes issus d'une cotisation payée par plus d'une centaine de membres. C'est elle qui gère la fourniture des partitions, les déplacements etc.

Tous les ans, une assemblée générale est convoquée avec, au programme, le matin, une messe, puis un repas convivial et l'après-midi, des échanges sur la vie de l'association. Nous pouvons être reconnaissants pour la fidélité et le dévouement dont font preuve les différents responsables, sous l'impulsion du président Christian Delplanque.

Il y a un fil conducteur. Chaque représentation est une aventure dans la foi et il y en a eu plus de soixante sur trois continents et en trois langues différentes ! Quelquefois, nous sommes riches du soutien d'une commune, d'une paroisse, d'une organisation religieuse ou autre. D'autres fois, nous sommes pauvres et n'avons que quelques bonnes volontés pour avancer. Mais dans tous les cas, deux extraits d'Évangile balisent le chemin. Dans le premier : *Jésus marche sur l'eau et nous invite à Le suivre*. Aurons-nous la confiance suffisante pour avancer et prendre des décisions « un peu folles » humainement parlant, mais justes dans le plan de Dieu ? Le deuxième : *la multiplication des pains* nous apprend qu'à Dieu, rien n'est impossible. L'expérience nous l'a montré bien souvent. Dans des phases où tout semble bloqué, il faut continuer à travailler, prier et espérer obstinément. C'est dans ces moments-là que notre relation avec le Seigneur s'approfondit et que notre foi grandit.

Françoise C.

Le texte ne serait rien sans la musique. Elle-même trouve sa dimension et sa vocation en véhiculant le message des mots. Et les musiciens, les solistes et le chœur, sous la baguette du chef, donnent une couleur, un caractère propre à chaque concert. Chaque fois, nous sommes émus de voir des personnes touchées au plus profond d'elles-mêmes. Ces témoignages pourraient remplir un volume... sans parler de ceux que nous ne connaissons pas, secrets, au fond des cœurs.

Félix a toujours été à l'affût de nouvelles représentations de l'oratorio pour donner chaque fois à de nouvelles personnes l'occasion de chanter leur foi et, à d'autres, de se nourrir des vérités éternelles de l'Évangile.

1968 et ses bouleversements sociologiques et éthiques ont été à l'origine de notre démarche. Il fallait réagir face à un certain laxisme et un manque de repères. Beaucoup de personnes ont trouvé à un moment ou à un autre, un bout de route à faire avec et autour de cette œuvre. Certaines en ont été renouvelées. Nous rendons grâce de tout ce qu'il nous a été donné de vivre ensemble en des lieux divers, avec des publics et des artistes variés.

Nous n'avons fait que suivre un « fil conducteur » qui nous a guidés de concert en concert. Nous n'avons apporté que ce que la vie nous avait appris, en particulier aux côtés de ce grand homme du XXe siècle que fut l'Américain Frank Buchman. Certaines de ses propres phrases dans le texte de l'oratorio sont parmi les plus appréciées par le public, car tellement prophétiques. Nous avons aussi trouvé de nombreuses inspirations dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Avec ou sans nous, l'oratorio aurait-il encore de beaux jours devant lui ? L'homme ne cherchera-t-il pas toujours un sens à la vie ? La foi l'aidera. La Parole de Dieu aussi, qui a déjà mis en route tellement d'hommes et de femmes dans l'Histoire et dans le monde entier. Nous faisons partie,

comme le disait Charles Péguy, de cette longue marche du Peuple de Dieu et nous en sommes très fiers.

Avec le recul du temps, nous pouvons nous poser la question : avons-nous trop voulu imposer notre œuvre ? Qu'il nous soit pardonné si nous avons bousculé les uns ou les autres... De toutes ces pérégrinations, puisse-t-il ne rester que le souvenir d'une grande, d'une très grande aventure musicale, humaine et spirituelle, à laquelle nous avons été conviés, aux côtés de tant de personnes qui sont souvent devenus nos amis pour la vie. Dieu soit loué puisque nous avons pu y apporter notre modeste pierre, ici et au grand large !

Rue de la Mare

Félix L.

Villers-Sir-Simon est le nom du petit village où nous habitons maintenant, rue de la Mare, avec comme voisins immédiats, notre fille Marie, son compagnon Dominique et leurs deux filles, Clémence et Sarah. Il y a aussi les deux chevaux, l'âne, la chèvre, les poules et les coqs, les chats et Sadia, la chienne.

Nous aimons beaucoup la maison que nous avons fait construire, pleine de lumière, grâce à de larges baies s'ouvrant sur une grande prairie parsemée d'arbres divers. Les Villersois sont accueillants, courageux et attachés à leur terre. Nous chantons dans la chorale paroissiale du secteur dirigée par un chef maniant avec brio l'humour et la baguette.

Les rumeurs du monde, tout proche et imprévisible, nous parviennent chaque jour, et nous les portons dans notre cœur car les questions sur son avenir demeurent.

A la faveur de nos marches quotidiennes, Ginette et moi goûtons la beauté et le calme de ce paysage de la campagne d'Artois. Nous nous sentons au bon endroit, au bon moment de notre vie. Et nous en remercions le Seigneur.

Villers-Sir-Simon, mai 2007

Discographie :

- Orchestre du Hot Club de Lens – Vogue (78 tours) 1953
Jazz Variétés – Vogue (33 tours) 1954
Les Ménestrels de l’an 2000 – Allez Lens – (45 tours)
1967
Le Basset – chants scolaires – (45 tours) 1969
Oratorio pour notre temps – MRA productions (33 tours)
1977
Oratorio pour notre temps – Studio S M (C.D.) 2001
Les trésors du jazz de l’année 1953 – Le chant du monde
2004

Bibliographie :

Boris Vian, « Chroniques du Jazz », page 451, Collection 10-18

Un jeu complet de partitions de l’ « Oratorio pour notre temps », dans une adaptation franco-polonaise, est disponible à Cracovie(Pologne) à la Bibliothèque de l’Université Jagellon.

Une troisième version pour quatre solistes, chœur et orgue seul est disponible depuis mai 2007.

Liste des représentations de l’Oratorio pour notre temps :

1972 : 30.12, Caux, Suisse, chapelle catholique (version d’essai, 5 instruments), dir. Félix Lisiecki

1973 : Caux, Suisse, théâtre (version 1), x 2, dir. Jacques Burel

1974 : 14.03, Lens (62), St Wulgan (première en France),
dir. Félix Lisiecki
23.05, Noeux-les-Mines (62), église Ste Barbe, dir. Félix
Lisiecki
28.05, Liévin (62), église St Martin, dir. Félix Lisiecki
décembre, L'Isle-Adam (95), dir. Félix Lisiecki
1975 : 26.02, Templeuve (59), église, dir. Félix Lisiecki
Persan-Beaumont (95), dir. Félix Lisiecki
Boulogne-Billancourt (92) église Ste Cécile, dir. Félix
Lisiecki
1976 : août, Caux, Suisse, théâtre, dir. Jean Daetwyler
déc., Caux, Suisse, Grand Hall, dir. Félix Lisiecki
déc., enregistrement à Caux d'un 33 tours, Garrod &
Lofthouse Ltd, GB, dir. Jean Daetwyler (adaptation anglaise)
1977 : 29.07, Toowoomba, Australie St Patrick's Catholic
Church, dir. David Snape (adaptation anglaise)
1978 : 20.05, Orléans (45), église Ste Jeanne d'Arc, dir.
Jean Daetwyler
04.06, Freudenstadt, église paroissiale, Allemagne, dir.
Félix Lisiecki
1979 : 08.04, Médaille d'Or de l'Académie des Arts et des
Lettres d'Arras
06.05, Bersée (59), dir. Félix Lisiecki
novembre, Malte, Saint-Jean-de-la-Vallette, dir. John Galea
et St Julian's, Malte, dir. John Galea, x 2
02.12, Arras (62), Saint-Sauveur (John Littleton), dir. Félix
Lisiecki
1980 : Sydney, Australie
1981 : 09.05, Hasselt, Sainte-Cécile, Belgique, dir. Félix
Lisiecki
30.05, Oosterkerk, (Utrecht) Pays-Bas, dir. Félix Lisiecki
16.05, Lens, (62), église St Léger, dir. Félix Lisiecki
1985 : 05.05, Lille, Saint-Etienne (59) (Polonais de
France), dir. Félix Lisiecki
1991 : 09 et 10.03, Québec, Montmartre Canadien, x 2,
dir. Xavier Vandermeerschen

1992 : 25 et 26.04, Lévis, Québec, Notre Dame de Lévis,
 x 2, dir. Audrey Boulianne
 06.06, Ottawa, cathédrale anglicane, dir. Audrey
 Boulianne
 octobre, Cracovie, Pologne, église St Stanislas Kostka, dir.
 Jozef Radwan, orchestre symphonique et chœurs de la
 Radio TV de Cracovie
 1er Prix Coupe Karol Wojtyla, Festival Sacrosong
 1993 : 06.11, Boulogne-sur-Mer (62), cathédrale
 (Synode), dir. Marc Lajouanique
 07.11, Saint-Omer (62), cathédrale (Synode), dir. Marc
 Lajouanique
 14.11, Arras (62), église Saint-Nicolas (Synode), dir. Marc
 Lajouanique
 1994 : Saint-Basile, Québec, dir. Audrey Boulianne
 Portneuf, Québec, dir. Audrey Boulianne
 1995 : 25.03, Saint-Casimir, Québec, dir. Audrey
 Boulianne
 26.03, Donnacona, Québec, Sainte-Agnès, dir. Audrey
 Boulianne
 octobre, St Georges de Beauce, Québec (choristes de
 France et du Québec), dir. Audrey Boulianne
 octobre, St Joseph de Beauce, Québec (choristes de France
 et du Québec), dir. Audrey Boulianne
 1997 : 03.10, Calais-ville (62), église Saint-Pierre (envoi à
 Rome), dir. Marc Lajouanique
 27.10, Rome, Saint-Louis-des-Français, dir. Marc
 Lajouanique
 1998 : 25.01, Lens (62), Espace Cantin (La Source), dir.
 Marc Lajouanique
 31.05, Saint-Hyacinthe, Québec (250 ans de la ville),
 cathédrale, dir. Luc Chaput
 2000 : 02.04, Liévin (62), église Saint-Amé (Jubilé de l'an
 2000), dir. Marc Lajouanique
 16.06, Evry (91), cathédrale de la Résurrection (Jubilé de
 l'an 2000), dir. Rodolphe Gibert

- 17.06, Enregistrement d'un CD produit par Studio SM (Paris 8ème, St Esprit), dir. Rodolphe Gibert
- 18.06, Etampes (91), église Notre-Dame-du-Fort (Jubilé de l'an 2000), dir. Rodolphe Gibert
- 09.12, Paris 15ème, Saint-Christophe-de-Javel, (Jubilé de l'an 2000), dir. Rodolphe Gibert
- 10.12, Saint-Jean-de-la-Ruelle (45), Saint-Dominique (Jubilé de l'an 2000), dir. Rodolphe Gibert
- 2002 : 26.05, Boulogne-sur-mer (62) (envoi de jeunes aux MJM de Toronto), dir. Marc Lajouanique
- 01.06, Arras (62), St Nicolas (envoi de jeunes aux MJM de Toronto), dir. Marc Lajouanique
- 18.10, Blois (41), cathédrale St Louis (10 ans de "Rencontre patrimoine religieux"), dir. Rodolphe Gibert
- 2004 : 02.05, Orléans (45), église St Pierre-du-Martroi (fêtes de Jeanne d'Arc) (version 2), dir. Patrick Marié
- 13.06, Harnes (62) église St Martin (version 2), dir. Yorik Kubiak
- 2006 : 16.09, Bapaume (62) (version 2), dir. Marcel Chapuis
- 2007 : 11.02 Lille (59), couvent des dominicains (version 1), dir. Patrick Coquerel
- 10.06 Le Mans (72), cathédrale, (version 2), dir. Philippe Lenoble
- 16.06 Marcq-en-Baroeul (59), église du Sacré-Coeur, (version 1), dir. Patrick Coquerel.

Association « Oratorio pour notre temps » :

Président : Christian Delplanque

Secrétariat : 6 rue de Bangui 62217 Achicourt

Tél. 03 21 23 28 58

francine.leroy@wanadoo.fr